



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07582661 4

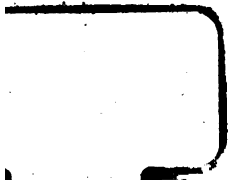
FR. GÄRNER  
FR. G. EDER  
JUCHBINDER  
SALZBURG



NKV

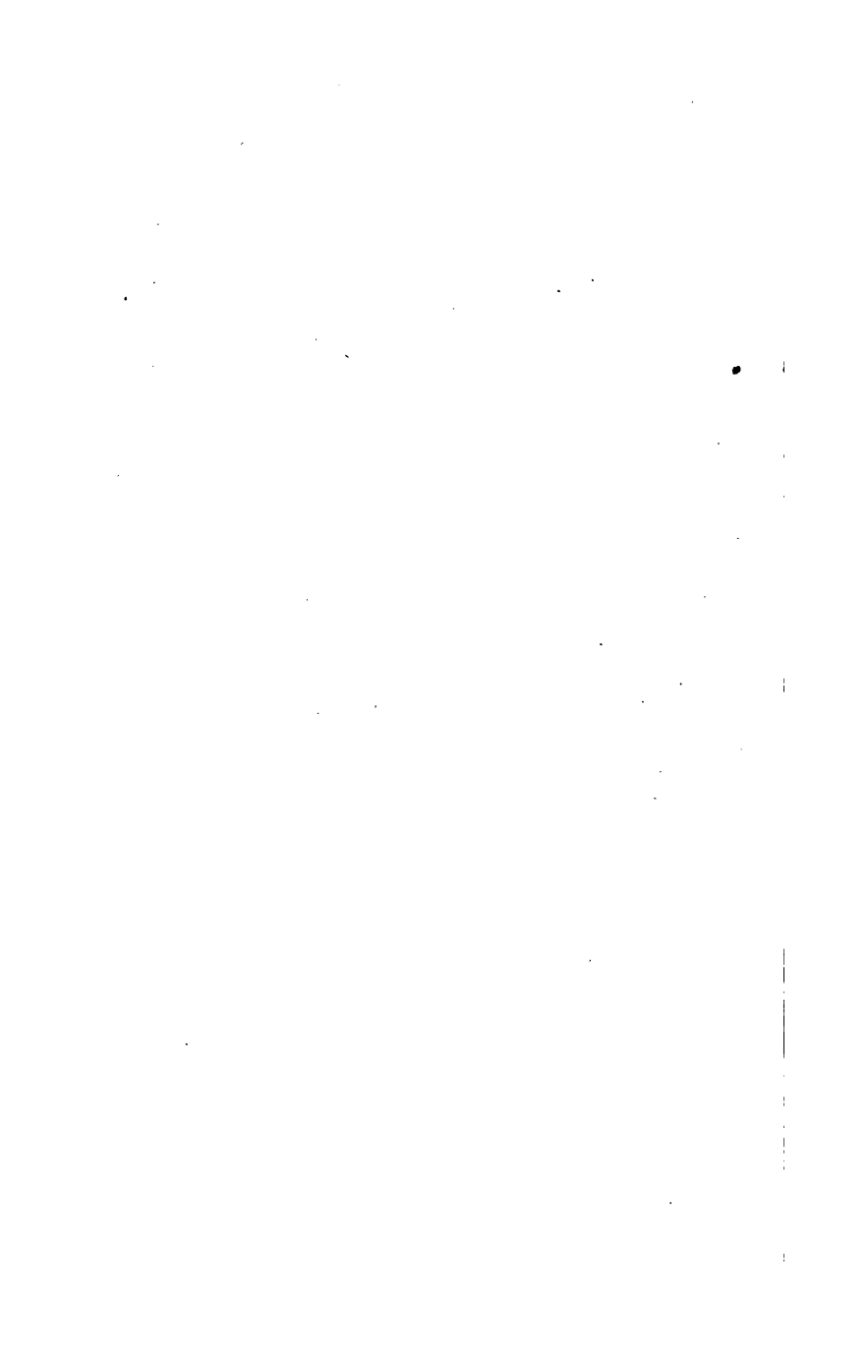
Gottis

IL GRUNER  
RM.IG.EDER  
JCHBINDER  
ALZBURG



NKY

Go





*Napoleon* *1800*

**CATHERINE I<sup>ÈRE</sup>,**

**IMPÉRATRICE**

**DE TOUTES LES RUSSIES.**

*1837* *Im. Jussieu.*  
*Kaloz*

De l'imprimerie de COSSON, successeur de M. BOSSANGE  
rue Garacière, N°. 5.

1831

1831

1831

CATHERINE I<sup>ÈRE</sup>,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES,

SECONDE FEMME

DE PIERRE-LE-GRAND;

PAR M<sup>ME</sup>. A. GOTTIS.

AVEC PORTRAITS.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, libraire,  
rue Hautefeuille, n° 23.

1819.

MAR 25

reconnaissance et de respect qu'elle devait au souverain qui daigna l'élever jusqu'à lui, s'effacerait de son âme? elle qui jusqu'à ce moment n'avait cessé de bénir, de révéler celui qui voulut bien la placer sur un trône, sur un trône dont sa naissance obscure semblait devoir l'éloigner à jamais! Hélas! qui peut se flatter de ne point s'écarter de la route tracée par l'honneur et la vertu? qui peut se dire avec un orgueil insensé : je serai toujours juste, équitable; je serai toujours incorruptible; jamais je ne dévierai de mes devoirs? Ah! qu'il tremble celui qui se croit fort de ses principes, de lui-même! qu'il tremble! les passions marchent sur ses pas, elles vont attaquer son cœur, son imagination : peut-il espérer qu'il sortira victorieux de cette lutte fatigante et pénible?

Le sort, las des faveurs qu'il répandait depuis si longtemps sur la Czarine, allait de



nouveau lui faire sentir toutes ses rigueurs : déjà il s'apprêtait à déchirer son cœur maternel , déjà l'objet sur lequel s'appuyait son orgueil était désigné par l'aveugle destin ! déjà la mort apprêtait sa faux cruelle ! Arrête, arrête, barbare , encore un moment ! quoi ! tu n'as point pitié des tourmens d'une mère ? quoi ! tu resteras insensible à son désespoir , et sans regret tu vas trancher le fil de cette vie encore innocente ! Elle est sourde à tes prières , noble Catherine , son oreille endurcie n'a jamais été touchée par les gémissemens , les larmes des mortels ! Jeune et tendre fleur trop tôt moissonnée , ah ! ceux qui te chérissent , pleurent sur ta funeste destinée , qui peut connaître celle que le sort te préparait ? Tu pérís sans souillure et sans crime... qui sait , hélas , si tes mains , si pures aujourd'hui , un jour , un jour n'eussent pas été teintes de sang ! Si tu devais être tyran , fils de hé-

ros, enfant dont le front dut être orné du bandeau royal, bénis ton trépas, une éternité de bonheur t'est réservée... une éternité de remords, de repentir, de tourmens, de punitions, serait peut-être devenue ton partage !

Cependant le Czar voulut faire jouir son épouse de la vue de ces mêmes chênes qu'il avait tant admirés ; en conséquence un matin il la conduisit à la nouvelle plantation. Catherine témoigna le désir de connaître le propriétaire de ce beau terrain, afin, dit-elle, de pouvoir le remercier ; elle ignorait la folie d'Alexandra, ainsi elle pouvait faire cette demande. Pierre sentit aussitôt l'imprudencè qu'il avait commise, il changea de conversation : la Czarine n'y attachant aucune importance n'en parla plus. Parcourant les allées avec Pierre, elle fut surprise d'apercevoir un kibitk dans lequel se trouvait une femme voilée. — Pourquoi

cette personne semble-t-elle nous fuir, sire ?  
 — Je n'en sais rien, ma chère amie. L'empereur était bien assuré que c'était la princesse, mais, craignant d'affliger Catherine, il chercha à éloigner les soupçons de cette âme généreuse et sensible.

Soit hasard, soit qu'un sentiment de jalousie, de noirceur, guidât l'esprit de la belle Alexandra, après avoir fait plusieurs courses elle repassa devant l'allée où ils se reposaient. Tout à coup le voile qui couvrait ses traits charmans se déranger : Catherine regarde, la reconnaît, rougit en disant : Il me semble que c'est la princesse Cantemir. — Oui, c'est elle-même, répondit le Czar. Catherine devint pensive ; on se promena encore, mais en gardant le plus profond silence.

On allait retourner au palais, quand tout à coup le ciel se couvrit de nuages et menaça d'un prochain orage. — Hâtons-nous,

sire, dit la Czarine. Pierre y consentit, et tous deux revinrent à Pétersbourg.

La présence de sa rivale avait jeté une profonde tristesse dans l'âme de Catherine : sa mémoire ne lui rappelait que trop les maux qu'elle avait soufferts quand elle possédait les affections de son époux ; malgré elle des pleurs mouillèrent sa paupière, était-ce un pressentiment du malheur qui allait fondre sur elle et sur sa noble famille ?

La tempête augmenta : les vents déchainés firent entendre leurs effroyables mugissemens ; les éclairs embrasaient le ciel de leurs sillons prolongés ; le tonnerre, de ses coups précipités, éclatans, faisait retentir les échos des montagnes ; la grêle, des torrens de pluie, une atmosphère de feu, une chaleur étouffante, et par instans les nuages obscurcissant le jour, tout semblait,



hélas , annoncer le bouleversement de la nature !

A peine Catherine et le Czar furent-ils rentrés dans leurs appartemens que la violence de la foudre redoubla : deux globes de feu paraissaient se disputer l'empire des cieux , semblables à ces tubes meurtriers placés par la main de l'homme vis-à-vis l'un de l'autre ; l'effroi qu'ils inspirent ne peut s'exprimer : insensibles à ce qui les entoure , ils portent la mort et la consternation loin d'eux , et ne sont sur la terre que d'horribles instrumens de la vengeance et de la barbarie des humains ! Peut-être le Tout-Puissant dans son immortelle sagesse voulut-il montrer par ces tonnerres formidables , à cette fragile créature , formée par ses mains du limon de la terre , que le châ-timent éternel était toujours suspendu sur la tête du coupable , mais que sa bonté in-

finie daignait lui accorder le temps du repentir.

Un coup affreux retentit dans la capitale de la Russie, et sembla l'avoir ébranlée jusqu'en ses fondemens; cet effroyable coup arracha un cri perçant à l'impératrice : — Oh! Dieu! dit-elle en posant la main sur sa poitrine, on dirait que mon cœur s'est détaché de moi? Dieu juste, épargne ceux qui me sont chers!.. et des pleurs inondaient ses joues et retombaient sur son sein.

Une pâleur mortelle leur succéda; un tremblement universel agita les membres de Catherine : étonnée de cet état, ne pouvant le concevoir, faible et superstitieuse pour la seconde fois de sa vie, elle demeura convaincue que sa famille était menacée de quelque grand malheur : hélas! ses pressentimens ne tardèrent pas à se réaliser.

La Czarine, tourmentée sans aucune raison apparente, se promenait à grands pas

dans son appartement : comme si elle devait apprendre quelque nouvelle qui dût la tirer de son inquiétude, son esprit était dans l'attente la plus pénible, son cœur était aussi en proie à l'anxiété la plus vive. Eh, qui n'a pas éprouvé cette situation terrible à l'approche d'un événement qui doit influencer sur notre sort à venir ?

La porte s'ouvrit : pâle, hors d'haleine et couvert de sueur, le grand-maître d'artillerie, gouverneur du Czarowitz Pierre, entra. — Qu'avez-vous, mon cher Bruce, s'écria Catherine alarmée; pourquoi accourez-vous près de moi ? Que fait mon fils ; est-il vivant ? — Madame, le prince vit. — O Dieu ! je te rends grâces ! eh bien, que me voulez-vous ? est-il arrivé quelque malheur ? — La foudre est tombée dans la chambre du Czarowitz, il est blessé. — Il est blessé?... dangereusement peut-être ? ah ! courons vers lui. Les larmes, les san-

glots l'oppressent : sans songer à prévenir son époux, toute entière à sa douleur, toute entière aux souffrances de ce fils adoré, elle monta à cheval et se rendit en toute hâte au palais que ce jeune prince habitait, et qui était situé à peu de distance de Pétersbourg.

La course fut rapide, c'était une mère désolée qui volait près de son fils : eh, ne connaît-on pas le courage qui l'anime ! Comme elle brave tous les dangers ! comme dans un grand péril elle ne voit que le fruit de sa tendresse ; comme elle lui fait un rempart de son corps ! avec quel transport une mère s'élance au-devant du coup funeste destiné à son enfant !

Quel spectacle l'attendait ! à peine descendue de cheval, la Czarine vole à la chambre du jeune Pétrowitz : penchée sur le berceau, sa nourrice s'empressait auprès de lui : sa mère approche ; ah, quelle dou-

leur aiguë vient déchirer son sein : le Czarrowitz est presque insensible, ses yeux sont déjà couverts des voiles de la mort : Catherine l'appelle... l'aimable enfant jadis répondait toujours aux doux accens de cette voix, aujourd'hui l'infortuné ne l'entend plus !

Mon fils, mon fils, répétait-elle en l'embrassant : soin inutile ! Pétrowitz ouvre un moment sa paupière mourante, et la referme soudain. La Czarine soulève sa tête charmante, hélas ! à présent méconnaissable ; ô douleur cuisante ! ô déchirement affreux ! ô peine qui ne s'effacera jamais ! la tête semble ne plus appartenir au corps reposant sur ce lit entouré de regrets et de douleur : épouvantée, elle prit son bras, il est déjà mort... — O Pierre ! ô fils de mon amour, que signifie cet affreux prodige ! tes membres délicats me semblent privés du mouvement et des soutiens que leur donna

la nature? d'où vient?... (1) O malheur sans exemple!... L'impératrice enveloppa l'infortuné Pierre dans le voile qui couvrait ses belles épaules, et prit alors son fils sur ses genoux.

Le médecin s'occupa à serrer des bandes autour du corps du jeune prince; surtout pour soutenir ses bras immobiles et sans force : lorsqu'il eut rempli son bienfaisant ministère, il instruisit avec le plus grand ménagement cette mère éplorée que la guérison du Czarowitz était bien incertaine, le tonnerre ayant rompu ses jeunes et tendres nerfs : cette conviction là mit au désespoir, on trembla même pour sa vie,

---

(1) Le Czarowitz Pierre fut blessé mortellement d'un coup de tonnerre qui tomba dans l'appartement où il était avec sa nourrice et son gouverneur : le coup fut si violent que tous ses os furent brisés, il en mourut trois jours après.

pour sa raison ; mais ne voulant point quitter son fils jusqu'à son dernier instant elle contraignit ses douleurs et ses peines déchirantes.

L'empereur arriva peu de temps après elle ; que devint-il en apercevant l'état horrible dans lequel était réduit ce fils , son espoir et celui de la Russie ! ce fils pour lequel il avait montré tant de rigueur envers le malheureux Alexis ! quels remords vinrent l'assaillir , tout est détruit ! Le tombeau ne peut rendre sa proie ! il descend en lui-même , et murmure intérieurement : le ciel est juste ! Appuyé sur le berceau de son fils mourant , il épie ses soupirs... il espère encore... Catherine, séduite par sa tendresse , espère aussi et se flatte que la crainte a peut-être dicté l'arrêt du médecin.

Trois jours et trois nuits se passèrent : le cœur de la Czarine quelque fois conce-

vait un faible espoir; quel est le malheureux qui peut abandonner ses douces illusions? quel est celui qui oserait se défier des bienfaits de la Providence? — Si le ciel eût voulu m'en priver, aurait-il fait souffrir tant de douleurs cruelles à cet ange, disait-elle? non, non, il ne veut que m'éprouver! Que d'actions de grâces je lui rendrai! ô mon cher Pétrowitz! A genoux près de son berceau, elle essayait la sueur qui tombait à grosses gouttes de ce front autrefois si beau! Attentive, elle comptait les battemens de ce cœur, de ce cœur innocent qui n'a ressenti encore que la joie et le plaisir.

Le Czar examinait attentivement l'état de son cher malade et ne pouvait plus se faire illusion : d'ailleurs, toujours poursuivi par une idée funeste, il ne voyait dans le coup qui venait de frapper son fils que la juste punition du ciel envers le père dé-



naturé qui causa par sa rigueur le trépas de celui qu'il devait protéger et bénir : vains regrets, vains remords ! rien ne peut apaiser le courroux du Tout-Puissant.

Au milieu de la troisième nuit, le jeune prince ouvrit les yeux et parut revenir à la vie, il regarde autour de lui, aperçoit la Czarine, et dit en élevant la voix : maman, maman, que je t'aime ! Transportée d'un tel bonheur, elle s'approche, l'embrasse, le serre contre son sein : cher Pétrowitz, répond-elle, cher enfant, souffres-tu beaucoup ? — Non, maman, je me porte bien... tu vas voir, je vais me lever... Il fait un effort, sourit à sa mère, retombe et meurt...

Oh ! qui pourrait retracer le désespoir poignant qui la déchire ? Elle regarde... le soulève, il est inanimé ! cet objet d'amour et de tendresse ne respire plus ! Sa figure, qui peu de minutes avant venait de se colorer d'une légère rougeur, pâlit insensi-

blement ; l'œil fixé sur cette tête charmante , elle suit les progrès du trépas , elle semble s'en pénétrer... oh , qu'elle voudrait que cette douleur pût causer sa mort et la rejoindre à cet enfant adoré !

Le Czar est insensible à tout ce qui se passe dans cette chambre fatale : absorbé par ce coup funeste , il ne voit et n'entend plus : cependant il s'avance vers ce lit de douleur , pose sur les lèvres de son fils les lèvres paternelles , et part sur-le-champ pour retourner à Pétersbourg. Catherine a vu son désespoir muet , elle en est pénétrée , mais hélas ! peut-il égaler le sien ? Son époux perd un héritier de sa puissance , un héritier de son vaste empire ; mais elle , elle perd un fils chéri , le fruit de ses entrailles maternelles ! Une mère calcule-t-elle les avantages attachés à la naissance d'un enfant ? non , elle ne voit

que lui , que lui seul ! elle ne vit , ne respire que pour cet être intéressant : absorbée dans les tendres soins qu'exige sa faiblesse , son bonheur , son existence semble se confondre avec la sienne : si le sort cruel le lui ravit , de longtemps la blessure ne peut se guérir : voit-elle un enfant dont les traits , la chevelure , le sourire offrent quelques rapports avec le sien ; elle dit les yeux pleins de larmes : ainsi serait mon fils ! Catherine cependant peut partager son amour , il lui reste encore sa chère Anne et la douce Elisabeth.

Avant de rejoindre l'empereur , elle veut rendre les derniers devoirs à ces restes chéris : pourrait-elle , sans une douleur affreuse , les abandonner à des mains étrangères ? Le corps de Pierre est là , il semble à son cœur froissé qu'il lui appartient encore. Devoirs sacrés , devoirs que la nature impose à tous les mortels ! n'est-ce pas

le dernier service que nous rendons à ceux qui nous furent chers ?

Après qu'on l'eut embaumé, après qu'on l'eut déposé dans un cercueil, Catherine se prépare à lui dire un dernier adieu, à lui donner le dernier embrassement ; elle descend au caveau qui déjà le recèle, elle approche... sa figure est découverte selon l'usage, ses traits si doux et si beaux ne sont pas changés, on croirait qu'il sommeille. — O mon fils, dit-elle en collant ses lèvres sur ses lèvres glacées, ô mon fils, repose en paix ! jouis du bonheur éternel que les hommes ne peuvent plus te ravir ! ô mon enfant, pardonne à ma douleur ! devrais-je te pleurer ? hélas ! une mère ne peut commander à son cœur, c'est la plus faible des créatures ! Pétrowitz, reçois ma bénédiction, qu'elle te serve d'escorte jusqu'au trône de l'Éternel ! Ange de paix, ange d'amour, veille à jamais sur

tes sœurs , sur ta famille ! vas rejoindre un frère malheureux , vas... porte-lui mes regrets ; peut-être est-il mort en me maudissant... peut-être a-t-il cru que je le baisais... Détrompe-le , ô mon enfant , inspire à ton père le courage de supporter le coup affreux qui vient de le frapper ; intercède pour lui auprès du Tout-Puissant : qu'il lui ôte ses remords ! ô Pétrowitz , qu'il puisse encore couler quelques jours heureux et sereins : veille sur cet empire... que les vastes projets de ton auguste père s'accomplissent , ô mon enfant , veille toujours sur ceux qui t'ont aimé ! sur ta mère , sur ta mère désespérée... Adieu , mon fils , adieu... encore un baiser , encore un... Ah , que tes lèvres sont froides ! quoi ! mon haleine ne peut les réchauffer ! hélas , ma vie ne peut ranimer ta vie ! quoi , le souffle de mon existence ne pourra faire renaître le tien ! ô douleur ! mon cœur , mon triste cœur ne

sentira plus les battemens de ton jeune cœur ! aimable et trop cher Pétrowitz ! La main de la Czarine pressait la main de son fils ; ses sanglots seuls troublaient le silence de ce lieu consacré à la douleur, au recueillement ; tout à coup des sanglots se mêlent aux siens : se croyant sans témoins , elle regarde effrayée autour de la chapelle : qu'aperçoit-elle ? un homme à genoux aux pieds du sanctuaire , priant comme elle, sans doute , pour l'âme de cette jeune et tendre victime ! — Qui êtes-vous , dit la Czarine avec attendrissement , qui êtes-vous , vous qui venez mêler vos prières aux prières d'une mère ! Ah ! que le ciel vous bénisse pour cet acte pieux ! sans doute vous regrettez mon fils ? — Oui , madame , répond une voix bien connue. — C'est vous , Démétrius , c'est vous ! vous aimiez donc Pétrowitz ? — Oui , madame , et le jeune homme pleurait avec elle. Ce nom

d'amitié , *Démétrius* , retentit jusqu'au fond de son âme , *Démétrius*. — Pardonnez , Czarine... si j'osai troubler votre recueillement , mais absorbé par un chagrin profond , ayant besoin de répandre des larmes , je viens près de cet ange de paix... pardonnez-moi , madame. Catherine jeta sur Moëns un regard plein de douceur , s'approcha encore du cercueil , embrassa les restes glacés de son Pétrowitz pour la dernière fois , et s'éloigna le visage baigné de pleurs.

---

## CHAPITRE II.

---

**C**ATHERINE, en arrivant à Pétersbourg, se rendit aussitôt à l'appartement de son époux : il est fermé ; elle appelle, on ne répond pas ; tremblante pour son époux, craignant tout de sa douleur farouche, elle interroge ses officiers, les chambellans de service : ils répondent avec tristesse que le Czar depuis le moment de la mort de son fils n'est pas sorti de chez lui ; qu'il ne veut recevoir personne, et semble vouloir s'anéantir dans sa profonde douleur.

Effrayée d'une semblable résolution, oubliant ses chagrins pour s'occuper des



moyens de calmer ceux de l'empereur, elle retourna près de cette porte cruelle : sire, dit-elle, sire, c'est votre fidèle Catherine qui vient mêler ses pleurs à vos pleurs ! Daignez la recevoir dans vos bras ; daignez l'admettre en votre présence, votre voix chérie calmera sa peine mortelle ! Sire, écoutez-moi : tout est muet, tout est tranquille ; l'empereur ne donne aucun signe d'existence.

Eh bien, ajoute-t-elle, puisque vous demeurez insensible à mes prières, à mes larmes, je resterai à cette porte fatale ; là je mourrai, là, je resterai jusqu'à mon dernier soupir ! En effet elle s'assied sur la natte qui en décore le seuil. Elle gémit, soupire, et ses pleurs seuls rompent le silence affreux qui règne autour de cet appartement.

Après avoir passé une nuit pénible sans rien obtenir de son époux, après avoir

entendu le Czar se promener à grands pas dans sa chambre , craignant tout d'un désespoir si violent, d'un désespoir empoisonné de remords déchirans , l'impératrice se décida à forcer Pierre de sortir d'un état si dangereux pour sa santé et pour le bien de ses états. -

Malgré les tourmens, les regrets auxquels son âme est en proie, forte, courageuse dans les situations cruelles où le sort l'avait déjà plongée tant de fois, toujours supérieure aux événemens, elle résolut enfin de mettre un terme à l'anxiété pénible que tout le monde éprouvait de la retraite du monarque.

Connaissant la fermeté et l'autorité du sénateur d'Olgoroukof (1), elle l'envoya chercher ; il arrive : Catherine les larmes aux yeux lui fait part de ses craintes sur

---

(1) Mémoires sur la Russie.

l'empereur , et des dangers que peut courir l'état par la solitude du Czar ; elle l'engage vivement à chercher un moyen salulaire pour faire cesser promptement cette situation affligeante. Le sénateur , après avoir réfléchi quelques instans , la supplia de se calmer , et l'assura que bientôt son époux serait rendu à ses vœux , à ses prières.

Aussitôt il retourne chez lui , fait écrire , au nom de la Czarine , à tous les sénateurs , une lettre qui les priait de s'assembler extraordinairement pour une affaire de la plus grande importance : ils obéirent à cet ordre , et se rendirent chez d'Olgotoukof. Lorsqu'ils y furent , le sénateur les conduisit aussitôt au palais impérial. Arrivés à la porte du cabinet de l'empereur , il frappe : point de réponse. Il frappe plusieurs fois encore : même silence. — « Eh » bien , Czar , dit-il en élevant la voix , je

« mais enfoncer la porte de ton cabinet , si  
« tu refuses plus longtemps d'ouvrir !  
» — J'ouvre , s'écrie Pierre furieux , mais  
« c'est pour te trancher la tête ! — Je viens ,  
» lui dit d'Olgroukof avec la plus grande  
« noblesse ; je viens te demander quel em-  
« pereur tu désignes , puisque tu ne veux  
» plus l'être. » Pierre l'embrasse en pleu-  
rant , et le suit sans résistance chez la  
Czarine (1).

Il la serre dans ses bras , l'embrasse aussi  
à plusieurs reprises : « C'est assez pleurer ,  
» ma chère Catherine , dit-il , soumettons-  
» nous et ne murmurons plus contre les  
» décrets de la Providence. » Ce fut ainsi  
que sans oublier le fils bien aimé qu'il pleu-  
rait , le Czar sut dissimuler aux yeux de  
ses sujets sa faiblesse et son amour pater-  
nel. Il reprit les rênes de l'empire , se livra

---

(1) Historique.

de nouveau à un travail assidu ; ces grandes occupations absorbèrent un peu le vif sentiment de ses regrets.

Jaguschinski jugea l'instant favorable aux desseins de sa belle protégée : à peine un mois s'était-il écoulé qu'il supplia l'empereur de vouloir bien entendre la princesse Cantemir : elle demandait , assurait - il , à confier au Czar une affaire de laquelle dépendait toute sa fortune et son existence future.

Pierre , encore plongé dans un profond chagrin , eut un violent désir de refuser de la voir : mais faible , mais malheureux , il sentit peut-être le besoin de parler de son malheur à la femme qu'il avait si tendrement aimée : d'ailleurs , depuis le trépas de son fils , son attachement pour Catherine paraissait singulièrement affaibli. Il sentait lui-même son injustice ; cependant la Czarine ne pouvait élever un

héritier de son sang et de sa puissance : le sort se déclarait contre elle ; pensait-il ! Déjà deux fils étaient devenus la proie de la mort ; il savait combien Catherine était malheureuse de leur perte , pourtant il ne pouvait surmonter l'indifférence qui s'emparait à chaque moment de son cœur et de ses pensées les plus secrètes :

Sans donner une réponse formelle , Pierre ne rejeta pas non plus cette demande ; l'adroit favori aussitôt envoya chez Alexandra : elle accourut quelques heures après , belle , parée de mille attraits enchanteurs . En la voyant , le Czar tressaillit ; la figure de la princesse est pâle , abattue : — Qu'avez-vous , charmante Alexandra ; demanda le Czar ? — Sire , ne vous souvient-il plus des jours où vos peines étaient les miennes , où vos plaisirs étaient mes plaisirs ? Heureux temps , heureux temps ! ah , que tu t'es vite écoulé ! — Que

me demandez-vous, mon aimable amie ; dit Pierre avec une vive émotion ? — Sire, vous savez quels tourmens me préparent les héritiers de mon mari, ils veulent me dépouiller de tout. . . — Il n'en sera pas ainsi. Jaguschinski, je vous charge de cette affaire ; instruisez-en les conseillers chargés de rendre la justice ; dites-leur qu'on m'en fasse un rapport sous peu de jours : allez. L'aide-de-camp prit les papiers et laissa la belle Cantémir dans le cabinet de l'empereur.

Notus sommes seuls enfin, dit-elle, cher prince ! ah, que ce moment fut souhaité par mon cœur flétri par le chagrin ! Pierre, vous souvenez-vous des instans où Alexandra était tout pour vous ! où, portant dans son sein le gage de votre amour, sans cesse vous l'entouriez de vos bras caressans ! Cher prince ! que j'ai versé de larmes depuis ce jour ! combien de fois j'ai

souhaité mourir ! que de regrets de ma faute, de mon emportement fatal ! Avez-vous daigné vous souvenir de moi , mes traits se retracèrent-ils à votre pensée ?... moi , je gémissais sans cesse... dites , mon noble ami , m'aviez-vous entièrement oubliée ? — Non , Alexandra , non , penses-tu que des traits aussi gracieux puissent s'effacer d'une imagination si longtemps remplie d'eux seuls ? Non , chère et tendre amie , mais ta présence me fait mal... je ne puis , je ne veux pas reprendre des chaînes trop aimées et trop chères... éloigne-toi , je ferai tout pour te rendre heureuse ; mais je sens ma faiblesse , je t'aimerais encore... D'ailleurs , puis-je à ce point offenser l'impératrice... elle m'aime si tendrement... son âme a besoin de consolation , elle vient de perdre un enfant adoré... — Et le mien , le haïssais-je , sùre ? — Excuse ma franchise , Alexandra... mais ta colère fut la cause de



sa mort... — Barbare ! ah, ne me rappelle pas mon crime !... que de fois j'ai détesté mon affreuse violence !.. Pierre, pardonne-moi, je suis à tes pieds... regarde mes pleurs, mon désespoir affreux... et l'adroite Cantemir déchirait le voile qui couvrait son sein, ce sein éblouissant de blancheur... Le Czar attendri la relève, la presse sur son cœur palpitant, et murmure : je te pardonne, ma belle amie; femme trop chère, je te pardonne bien sincèrement... Leurs lèvres amoureuses se rencontrent; leurs haleines embrasées se confondent. Alexandra tombe sans force dans les bras de son amant, et Pierre oublie encore ce qu'il doit au lien qui l'unit à Catherine. Il oublie le titre sacré de père, il oublie ses enfans, et retombe au pouvoir de la trop séduisante Alexandra. Sûre de son empire à présent, sûre de disposer des volontés de celui qui l'adore, triomphante, la fois

au fond du cœur, le sourire sur les lèvres, elle retourne dans son palais.

Menzikof, toujours attaché aux intérêts de Catherine, fut bientôt instruit de la tentative de la princesse ; ne voulant pas chagriner celle à qui il est dévoué depuis si longtemps, il ne l'en informa point ; voulant affermir son pouvoir, son avenir, et lui donner quelques avis prudents, il lui fit demander un secret entretien : surpris de ce mystère, la Czarine l'accorda sur-le-champ.

— Madame, dit-il, ma conduite vous semble peut-être bizarre, mais la mort de votre fils vous expose aux caprices d'un époux souvent inconstant ; il faut s'il est possible appuyer votre puissance sur des bases certaines que la mort du Czar ne puisse pas même ébranler : tant que vous fûtes heureuse, je ne vous fatiguai point de mes conseils : aujourd'hui, où tout semble cons-

pirer contre vous, je viens me dévouer de nouveau à vous, à votre service : peut-être n'ai-je point perdu dans le cœur de notre souverain, peut-être m'estime-t-il encore; cependant des traîtres se sont emparés de lui, ils l'environnent, le pressent; leur pouvoir sera peut-être sans bornes... mais ne nous décourageons point : agissons avec fermeté, prudence, nous triompherons de leurs trames criminelles. — Menzikof, que voulez-vous dire ? de quel malheur serais-je menacée ? — Je m'alarme peut-être inutilement ; mon amitié me rend ombrageux. — Que faut-il faire, mon véritable, mon sincère ami ? — Le Czar n'a plus d'héritier, madame. — Ah ! ne rouvrez pas ma blessure cruelle ! — Il aime Anne, et la chérit tendrement : il faut madame, il faut employer tout votre ascendant à la faire succéder à son père ! — Ce que vous demandez est impossible, il n'y a pas d'exemple

qu'une femme ait régné en Russie. — Pierre aime les innovations : croyez-moi, Catherine, ne perdez pas de temps... la haine est active : les coups qu'elle porte sont difficiles à guérir... Que votre fille soit déclarée héritière de la couronne ; demain, demain il nous faudra tenter cette grande entreprise : si nous réussissons, nous n'aurons plus rien à craindre de vos ennemis. — Que parlez-vous d'ennemis ? puis-je en avoir ?.. — Votre douceur sans doute devrait vous gagner tous les cœurs : mais votre haute fortune, madame, a suscité contre vous la haine et l'envie : craignez en les effets ; ne quittez presque point l'empereur, où bien des maux innombrables tomberont sur vous et sur vos enfans, je le crains. — Pourquoi, cher Menzikof, ne point me nommer ceux dont je dois me défier ? — Votre franchise pourrait les avertir de se tenir sur leurs gardes : malgré vous, vos regards exprime-

raient le dédain et le mépris. Demain tâchons de nous trouver seuls dans votre appartement : que votre fille soit présente : demain nous tenterons quelques efforts en sa faveur. Adieu, madame, adieu, pensez à ce que j'ai dit, et surtout soyez prudente. — Adieu, Menzikof, adieu mon bien sincère ami. Il sortit laissant la Czarine plongée dans les plus tristes réflexions.

Voulant chasser l'ennui qui l'accablait, et s'en distraire avec ceux qu'elle aimait, Catherine sonna : Démétrius entra ; l'impératrice, encore préoccupée, lui enjoignit de lui rendre un service d'où pouvait dépendre sa tranquillité. — Il s'agit, ajouta-t-elle, d'observer les personnes qui entourent mon époux : on vient de m'assurer que j'avais tout à craindre d'elles ! Vous, Moëns, vous en qui j'ai reconnu un zèle ardent pour moi, informez-vous des menées de mes ennemis ; tâchez de les décou-

vrir , afin que je puisse me garantir de leurs pièges : je vous charge d'un pénible emploi ; mais ce Jaguschinski , mais cet homme que je hais... cet homme qui osa m'offenser... Allez , Démétrius , et comptez sur ma vive reconnaissance. Qui peut savoir jusqu'où la haine peut se porter ? De la Croix , je compte sur vous , — Oui , madame , oui , vous pouvez y compter : heureux de vous consacrer ma vie ; heureux de verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang... — Je n'exigerai jamais d'aussi grands sacrifices : rapprochez-vous de Jaguschinski ; tâchez de connaître ses projets ! Je sais bien ce qu'il peut y avoir de déloyal dans ses démarches , je le sais bien ; cependant il est nécessaire de tâcher de déjouer ses desseins criminels. — Je ferai tout , madame , pour vous servir : pourrais-je balancer ? il est si doux de vous obéir ! une souveraine telle que vous peut disposer des volontés de tous ceux qui l'entourent ,

— Votre santé se raffermît, Démétrius; celle que vous aimez a donc chassé cette mélancolie qui vous dévorait? — Madame, je n'ai point changé. . . mon cœur est toujours en proie au chagrin le plus profond; mais me permettrai-je de le faire paraître à vos yeux? — Ah! Moëns, quand l'âme est fortement pénétrée, on ne peut soustraire aux regards les tourmens qu'elle éprouve, en vain on cherche à les dissimuler; on ne peut les surmonter: rassurez-vous, cependant, je ne veux point vous arracher vos secrets; gardez-les, un honnête homme doit renfermer dans son sein le nom de celle qu'il adore. Si vous me la nommiez je vous mésestimerais; faites ce dont je vous ai prié, et rendez-moi compte du succès de votre entreprise. Le jeune homme rougit, fixa son doux regard sur Catherine; son expression était si tendre que malgré elle un soupir s'échappa de son sein: étonnée,

elle lui ordonna de s'éloigner : il obéit.

Restée seule, un mouvement confus s'éleva dans son âme, elle sentit un trouble, une agitation qui l'étonnèrent : d'où vient ce regard a-t-il fait naître une si vive émotion dans mon âme ? dit-elle ; d'où vient préféré-je Démétrius à tous ceux qui sont autour de moi ? pourquoi son image se présente-t-elle quelquefois à ma pensée ? Pierre est moins souvent à mes côtés, et je ne regrette plus son absence ! Si Démétrius est avec sa sœur dans mon appartement les heures s'écoulent comme des instans ! Sa figure est si expressive ! sa voix a tant de douceur ! si je l'entends, elle absorbe toutes mes tristes pensées, je pense moins à ma perte douloureuse ! cette voix seule a calmé mon désespoir ! qu'il est aimable ! sa conversation a tant de charmes !.... Il aime.... tant mieux... j'en suis satisfaite : s'il dépendait de moi, je voudrais l'unir à celle qu'il



chérit... Ici un soupir s'échappa encore.

Pierre cependant eut un vif regret d'avoir été assez faible pour retomber au pouvoir de la coquette Alexandra : il en éprouva même une honte secrète : aussi le lendemain se proposa-t-il de rester la journée toute entière dans la chambre de son épouse, se flattant par de bons procédés d'effacer la faute dont il s'était rendu coupable envers elle.

Ils déjeunèrent ensemble lorsque Menzicof entra : Sire, dit-il, je viens peut-être rouvrir les blessures de votre cœur, mais un intérêt pressant m'amène, ordonnez qu'on nous laisse seuls, après je m'expliquerai. Le Czar surpris fit un signe, tout le monde sortit aussitôt au grand déplaisir de Jaguschinski.

Ce que je viens mettre sous les yeux de Votre Majesté n'obtiendra peut-être passon approbation : mais quel qu'en soit le résul-

tat, je m'applaudirai toujours d'avoir rempli mon devoir; sire, me permettez-vous de m'expliquer ici sans contrainte? — Parle, Menzikof, tu dois savoir que j'écoute tes avis avec plaisir : parle. — Sire, le malheur où vous a plongé la mort du jeune Czarrowitz a couvert tout l'empire de deuil et de tristesse : vos peuples regrettent vivement la perte du seul rejeton de votre auguste race qui dût un jour régner sur eux : que vont-ils devenir quand vous ne serez plus? qui consolidera vos généreuses institutions? Qui finira ces villes qui commencent à s'élever? qui couvrira les mers de vaisseaux sortis des ateliers construits par Pierre-le-Grand! de vaisseaux auxquels sa main royale elle-même a travaillé! Qui civilisera ces peuples encore barbares? Sera-ce un prince étranger à nos mœurs, à nos usages? ils tremblent déjà du sort qui attend leurs neveux et leurs enfans!

— Menzikof, je sais aussi bien que toi combien le ciel me punit cruellement ! que de remords... oui, je confesse ma faiblesse ; je crains, hélas, qu'il n'ait voulu venger la mort d'Alexis ! — Sire, il était coupable. . . . D'ailleurs, n'aviez-vous pas promis de faire grâce ? La faiblesse du prince n'a pu soutenir un si rude coup, devez-vous vous en accuser ? Qu'eussions-nous fait ? que serions-nous devenus ? Sire, cessez de vous reprocher un tel excès de sévérité ; le prince eût détruit vos immortels ouvrages ; plus législateur que roi, que père, vous avez dû l'intimider. . . . le ciel en a ordonné autrement, soumettons-nous, sire. Je viens vous proposer de rassurer vos peuples par le choix d'un successeur ; je viens en proposer un. . . . — Quel est-il ? — Sire, il s'agit d'une innovation aux usages de la Russie, aux préjugés même ; cependant cet obstacle ne peut et ne doit arrêter Pierre,

il s'agit de désigner votre successeur... il s'agit de le guider vous-même, de l'instruire dans les réformes que vous avez commencées; de lui faire connaître les lois de ce vaste empire, celles que vous croyez nécessaires pour l'avenir... mais, sire, il faut du courage, il faut une résolution ferme pour tenter cette entreprise; vos peuples seront surpris, étonnés, cependant ils obéiront. — Qui veux-tu que je désigne? je ne vois pas de prince qui m'inspire assez de sécurité : malheureux père, mes fils ont disparu... — Sire, ce n'est pas le prince qu'il vous faut considérer, ce sont vos immortels travaux. — Enfin, quel est-il? — Voilà, sire, s'écrie Menzikof, voilà qui doit vous succéder! Il prit la jeune princesse par la main et la présenta au Czar. — Ma fille! y penses-tu? c'est impossible : il n'y a pas d'exemple de ce que tu demandes; chère enfant, crois à l'amour de ton père; peut-

tant il ne peut mettre sur ton front le diadème qui orne le sien ; les lois s'y opposent formellement ; non , il ne peut à ce point les violer. . . — Sire , ne serait-il pas possible de fiancer la princesse ? cette inconvenance , si c'en est une , alors se trouverait aplanie par le choix de l'époux que vous lui destinerez. — Menzikof , il faudra toujours la désigner pour me succéder au trône ; qui sait les émeutes , les révoltes qu'un tel changement pourrait enfanter ? Ma fille , si ces barbares portaient leurs mains farouches sur toi !.. non , je ne puis t'exposer à ce mortel danger. — Sire , vos peuples auront le bonheur de se voir gouvernés par l'esprit , l'âme du souverain qui a tout fait pour eux : sire , ils béniront votre ouvrage et l'aimable princesse qui régnera sur eux ! puis-je rappeler à votre mémoire , sire , que nous ne ferions qu'imiter d'autres nations ? l'Angleterre , la

Suède, la Hongrie, et quelques autres encore ; si Charles XII venait à mourir, Ulrique sa sœur monterait sur le trône : imitons, sire, imitons ces peuples belliqueux ; votre volonté sera respectée par les siècles à venir, vos descendans s'y conformeront avec orgueil ; d'ailleurs, un grand homme doit commander à son siècle, et ses lois doivent passer d'âge en âge. Un motif sacré doit vous faire surmonter votre répugnance s'il vous était possible d'en avoir ; par ce moyen, sire, vous assurez le sort de la Czarine, de cette Catherine que vous chérissez si tendrement.

Pendant ce discours, Pierre était enseveli dans de profondes réflexions ; sa fille bien aimée était sur ses genoux, il la pressait souvent sur son sein ; ses regards se portaient avec orgueil sur cette figure encore parée des grâces de l'enfance, (1) sur ce

---

(1) Anne Pétrowna était tendrement aimée du

front qui semblait destiné par sa beauté à ceindre le bandeau des rois; le Czar tantôt souriait aux pensées qui l'agitaient, tantôt reprenait un air sombre et soucieux, et semblait combattu par la tendresse qu'il ressentait pour sa fille, et les obstacles qu'il prévoyait pour l'accomplissement d'un projet qui flattait son amour et son ambition paternelle.

Après un long silence, l'empereur répondit enfin à Menzikof : cher Alexandre, je connais toute l'étendue des difficultés que nous aurons à franchir : ce peuple superstitieux n'est pas facile à amener à des idées saines et exemptes de momeries; cependant je mûrirai ce projet : ah ! qu'il me serait doux de voir ma fille chérie ne pas quitter la terre qui la vit naître ! si mes yeux, avant de se

---

Czar : cette princesse était d'une grande beauté, et ressemblait beaucoup à son père : elle épousa le duc de Holstein, et fut mère de Pierre III.

rougeur, il soupira, et Catherine rougit aussi.

Jaguschinski avait été bientôt informé de la présence de Moëns; furieux contre lui, il jura de l'en faire repentir; sans défiance, sans soupçonner aucune trahison Démétrius continua de s'occuper des actions des ennemis de la Czarine.

Il ne fut pas longtemps sans être instruit que l'empereur était rentré dans les fers de la princesse Cantemir, il en fut indigné; certain que cette nouvelle liaison était le fruit des manœuvres du lâche Jaguschinski, son mépris, son horreur pour lui s'augmentèrent encore s'il était possible, malgré qu'il se promit dans le fond de l'âme de cacher à Catherine cette triste et malheureuse découverte.

L'aide-de-camp informa la maîtresse de son souverain des inquiétudes de la Czarine. — Trouvez-vous bien décent, bien



noble, madame, de nous faire épier par son chambellan fidèle, dit-il ; voulez-vous connaître ma pensée, je crois que Moëns aime Catherine ; en sa présence il est interdit, tremblant : il l'aime, j'en suis certain. — Eh bien, je veux en faire ma conquête : quand je l'aurai séduit, quand je le verrai à mes pieds mourant d'amour il me sera facile de connaître les sentimens de la Suédoise ; vraiment, Jaguschinski, ce jeune Démétrius est fort bien, son amour me dédommagerait des brusqueries de ce sauvage empereur. Jaguschinski sourit de l'épithète : — Belle Alexandra, croyez-moi, ne tentez pas cette conquête, vous ne réussiriez pas. — Pourquoi, je vous prie ? Je suis plus jeune que Catherine, et peut-être aussi belle, qu'en dites-vous ? — Tout cela est vrai, charmante Alexandra, mais le jeune homme aime, son amour s'irrite des obstacles, il ne peut en prévoir le terme : la

Czarine ne lui cédera pas, j'en suis certain. — Elle est femme, Jaguschinski, ainsi elle doit avoir les faiblesses de notre sexe, elle cédera. — Non, madame, non. Alexandra se mit à rire immodérément; Jaguschinski fut blessé; il répéta : non, Catharine ne cédera pas à cet homme : j'en connais de plus agréables qui furent dédaignés. — Ah, c'est qu'ils ne plaisaient pas. Peut-être ces hommes agréables comptaient-ils un peu trop sur leurs avantages, les femmes aiment la modestie dans leurs amans, fût-elle même feinte : ces beaux hommes ont eu de la maladresse, croyez-moi, Jaguschinski. Quoi qu'il en soit elle cédera : son époux la dédaigne; bientôt, chagrine, accablée sous le poids de la colère du Czar, elle cherchera un consolateur. L'aimable Démétrius est sensible, tendre, il aime avec passion, et nous avons un goût décidé pour tout ce qui est extraordinaire : elle cédera.

( 51 )

Cette assurance réveilla toute la rage de Jaguschinski ; il se promit d'empêcher son rival de goûter le bonheur d'être distingué par celle qui l'avait méprisé.

---

---

### CHAPITRE III.

---

LA fortune de l'empereur allait toujours croissant. La mort venait de frapper celui qui si longtemps se montra son ennemi le plus obstiné, Charles XII: toujours grand, Pierre donna des larmes à son triste sort : pouvait-il ne pas estimer tant de bravoure et même d'opiniâtreté dans les desseins ? En cela, les deux héros du Nord avaient quelque ressemblance.

La paix de Neustadt suivit de près son trépas. Le nouveau roi de Suède (1), après

---

(1) Frédéric, prince de Hesse-Cassel, époux d'Ul-

avoir été battu par les troupes victorieuses du Czar , demanda une suspension d'armes : après plusieurs difficultés on voulut bien la lui accorder , grâce à l'entremise du duc d'Orléans , régent de France ; par un traité glorieux , il resta souverain des pays qu'il avait conquis : la Livonie , l'Estonie , l'Ingrie , la Carélie , le pays de Ribourg et des îles qui lui assuraient la domination de la mer : le tout formait une étendue de trois cents lieues communes et composait un grand royaume qui était le prix de vingt années de peines et de travaux (1).

Des fêtes de toute espèce signalèrent la satisfaction des peuples dans tout l'empire et surtout à Pétersbourg. Les pompes

---

rique , sœur de Charles XII , reconnue reine de Suède après la mort de ce héros ; cette princesse venait de céder la couronne à son époux. (L'évêque.)

(1) Voltaire.

triomphales que le Czar avait étalées pendant la guerre n'approchaient pas des réjouissances paisibles au-devant desquelles les citoyens allaient avec transport ; cette paix était le plus beau de ses triomphes ; et ce qui plut bien davantage encore que toutes ces fêtes éclatantes , ce fut une rémission entière accordée à tous les coupables détenus dans les prisons , et l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au trésor du Czar dans toute l'étendue de l'empire jusqu'au jour de la publication de la paix (1). Béni soit le monarque qui peut ainsi alléger les maux de ses sujets ! Ah , que son noble cœur doit éprouver de douces et de pures jouissances.

Ce fut à cette époque glorieuse de sa vie que le sénat et le synode lui décernèrent le titre de grand , d'empereur et de père de

---

(1) Voltaire.

la patrie ! titre sacré que n'effacent point les ans et les siècles. Les peuples vénèrent les noms de Titus, de Marc-Aurèle, de Trajan , de Henri ; mais que pensent-ils d'Alexandre ? Ils détestent sa fatale ambition. Les nations que ses conquêtes envahirent ont disparu de la terre , cependant la mémoire de ce conquérant est encore en horreur dans ces déplorables contrées.

Tous les ordes de l'État étaient rassemblés dans la cathédrale , le chancelier Golofkin porta la parole en leur nom ; après son discours, les sénateurs crièrent trois fois : vive notre empereur et notre père ! et le peuple joignit avec transport sa voix à ces touchantes acclamations ! Catherine placée non loin de son époux ne put entendre ces marques d'amour sans que ses beaux yeux se mouillassent de larmes ; il est si doux d'assister au triomphe de ceux que l'on chérit ! On partage leur gloire , il semble

qu'elle rejaillit sur nous ; cette admiration , ces louanges remplissent notre cœur des plus douces jouissances et des plus tendres délices. Heureuse l'amante , heureuse l'épouse qui voit couronner le front de son amant , de son époux ! quelle ivresse , quel bonheur , ah ! s'il est permis de s'enorgueillir sur la terre , sans doute c'est dans un pareil moment.

Bien que Moëns n'eût aucune espérance de voir jamais couronner son amour , cependant il n'était pas maître d'en régler les mouvemens : eh , qui ne connaît les conséquences de cette passion fatale ! A l'instant où la Czarine entraînée par son attachement sincère pour son auguste époux , levant les mains et les yeux au ciel , joignait sa voix attendrie aux mille et mille voix de ses sujets , une pâleur mortelle couvrit les traits gracieux du chambellan , il fut même obligé de se soutenir. Peu éloigné du fau-



teuil de Catherine , elle s'aperçut de son abattement , de sa souffrance : inquiète , sensible , elle lui demanda avec bonté ce qui pouvait causer son émotion : —Démétrius , ajouta-t-elle , je m'aperçois que vous êtes fatigué , votre santé demande quelque ménagement , retournez au palais , je vous excuserai auprès de l'empereur. Allez , Démétrius. — Démétrius ! murmura Jaguschinski , Démétrius ! ce ne sont pas là les expressions de dédain dont elle m'accabla ; ses yeux ne me lancèrent que des regards de mépris , et lui , il obtient des regards d'amour... Elle l'aime ! oh , s'il était vrai , quel plaisir j'éprouverais à faire couler ses pleurs ! douce vengeance , que tu consolerais mon âme attristée !.. Elle l'aime , je n'en doute plus !

Tout entier à la haine , le cruel Jaguschinski forma l'odieux projet de se défaire de celui qu'il croyait son rival ; ni sa jeu-

nesse ni la candeur de son caractère ne le fléchirent ; au contraire ses traits si nobles , si gracieux , augmentaient son implacable colère. — Pourra-t-elle , disait-il , résister à tant d'agrémens... non , elle l'aime , il faut qu'il périsse... D'ailleurs , s'il n'existe point encore d'intelligence entre eux , quelque jour peut-être ils seront d'accord pour me perdre , quelque jour ils insultent à ma flamme méprisée , dédaignée... non , il doit périr ! Démétrius , Démétrius , a-t-elle dit ! ô furies de l'enfer qui m'agitez , guidez , enflammez mon courroux , aidez Jagusckinski à se venger !

L'impératrice , pour terminer cette heureuse journée , donna un bal dans ses appartemens : toujours renfermé chez lui dès neuf heures du soir l'empereur n'y assista pas. La belle Cantemir resta dans son palais , le Czar ne l'ayant point désignée pour cette fête , et Catherine étant la ma-

tresse d'y admettre les personnes qui jouissaient de sa confiance et de son amitié.

Tout semblait préparer une soirée agréable ; déjà la Czarine avait dansé plusieurs fois avec Moëns , lorsque l'audacieux Jaguschinski osa la faire prier par le maître des cérémonies de lui accorder cette insigne faveur : soit fatigue , ou qu'elle ne voulût pas satisfaire le favori de son époux , elle refusa positivement.

Furieux de ce qu'il nommait un affront , l'aide-de-camp sut cependant renfermer sa colère sans paraître offensé. Il se promena quelques instans encore dans la salle du bal, et sortit. Catherine , qui l'observait, en le voyant s'éloigner se sentit soulagée d'un poids immense ; suivie de madame de Balk, elle passa dans un autre salon. Bientôt Démétrius vint se joindre à elles , et se plaçant sur un tabouret aux pieds de l'impé-

ratrice , ils commencèrent un entretien très-vif et très-gai.

Deux heures s'étaient passées agréablement , lorsque la Czarine donna le signal de la retraite : tout le monde s'éloigna. Catherine, suivant l'usage, offrit sa main à baiser aux grands personnages de la cour, l'heureux Démétrius osa donc, après s'être de nouveau mis à genoux, poser ses lèvres amoureuses sur cette main qu'il adorait.

Bercée de songes rians , occupée d'une image qui commençait à lui devenir bien chère , Catherine passa une nuit paisible , délicieuse : tantôt Démétrius se présentait affrontant pour elle mille dangers : bientôt il osait lui parler de sa tendresse; elle voulait le punir d'une semblable témérité , mais , hélas ! une crainte mortelle s'emparait de son cœur : son époux se présentait devant elle furieux contre Moëns; tremblante , craintive , elle ensevelissait

dans son âme ce secret et cette offense.

Démétrius, transporté de joie des marques de bonté dont l'impératrice l'avait comblé dans le cours de cette journée, l'âme pleine de bonheur, n'éprouvant aucun besoin de repos, se promenait tranquillement sur la place du palais; son imagination brûlante lui faisait entrevoir un avenir plein de charmes et de bonheur! Ah! quel est l'amant qui peut désespérer de rendre sensible l'objet de son idolâtrie! Peut-il croire que jamais ses vœux ne seront exaucés! peut-il se dire: ce cœur auquel j'aspire, ce cœur dont le retour ferait ma félicité, sera toujours froid et glacé pour moi: oh, non! s'il était ainsi, il faudrait mourir. Occupé de ces tendres pensées, Moëns ne s'aperçut pas qu'un homme observait attentivement ses démarches; tout à coup ce misérable se précipite sur lui, et d'une main ferme et nerveuse lui

plonge un poignard dans le sein ; un cri échappe au malheureux Démétrius, il chancelle, il tombe, et n'a pu reconnaître son assassin, dont la tête était enveloppée d'une espèce de voile sombre, de plus un grand manteau le déguisait entièrement : ainsi le crime va rester impuni.

Baigné dans son sang, ayant perdu connaissance, l'infortuné resta dans cet état jusqu'aux premiers rayons de l'aurore ; le domestique de Moëns, inquiet de ne point voir rentrer son maître, courut le chercher dans tout le palais. Personne ne l'a vu, personne ne peut en donner aucune nouvelle ; cet homme sort, parcourt la place, trouve son maître étendu sans mouvement, et paraissant avoir rendu le dernier soupir.

Aux cris que sa douleur lui arrache, quelques soldats accourent : ils soulèvent le chambellan, il est inanimé ; son fidèle

Jak met la main sur son cœur, il croit le sentir palpiter : conservant un faible espoir on l'emporte dans son appartement. Madame de Balk est aussitôt avertie de cet affreux événement ; le chirurgien de la cour est mandé, il sonde la plaie, elle est profonde, il ne peut donner aucune espérance à ses amis, puisque la jeunesse et la force du tempérament peuvent seuls sauver le blessé d'un trépas certain.

La perte de son sang est encore un nouveau danger ; le chirurgien donne force cordiaux pour le ranimer, ils sont inutiles : quelques heures se passent sans que Démétrius ait repris connaissance, on croit même qu'il ne la reprendra plus.

Vers le matin du second jour Démétrius ouvrit une faible paupière, il veut regarder autour de lui, et n'en a pas la force; il cherche à articuler quelques mots, sa voix ne peut se faire entendre : ne pou-

vant exprimer ses pensées, il retombe bientôt affaibli et sans mouvement.

L'empereur se faisait informer très-souvent de l'état où se trouvait cet infortuné, madame de Balk lui fit savoir qu'il avait repris connaissance : aussitôt le Czar se rendit près de Moëna, pour tâcher de découvrir, si cela était possible, l'auteur d'un aussi grand forfait.

Suivi du farouche Jaguschinski le Czar se place auprès du lit de Démétrius, qui, hors d'état de pouvoir prononcer une parole, ne peut que remercier son souverain par ses larmes et ses soupirs : Pierre attendri serra plusieurs fois sa main défaillante dans les siennes, et, par les plus vives sollicitations, l'engagea à prendre le plus grand soin de lui.

L'odieux favori contemplait avec une joie féroce cette figure pâle et presque couverte des ombres du trépas, son œil avidé



semblait épier le moment de la destruction de cet être intéressant. Le regard fixé sur lui , on dirait qu'il cherche à dévorer les restes de sa faible vie : je me suis vengé, murmurait-il , ô bonheur ! Tel le serpent, voulant charmer sa proie, ne détourne point d'elle sa prunelle ensanglantée ; sa constance est infatigable, il attend... et bientôt il sera vainqueur ! Tout ce qui environne Moëns est pénétré de la plus vive douleur ; le Czar lui-même ne peut songer sans un regret pénible à ce jeune homme, l'ornement de la cour par sa bonne mine, ses talens, sa douceur, son noble caractère, périssant victime de la plus noire et de la plus affreuse trahison. — Démétrius, s'écria-t-il avant de le quitter, Démétrius, si je pouvais savoir le nom de celui qui t'a frappé, n'en doute pas ; son indigne sang coulerait sur un échafaud !... Oui, je te vengerais ! quelle main fut assez

cruelle pour te frapper sans pitié ? L'empereur , en signe de paix et d'amitié , posa ses lèvres sur le front de Démétrius , et lui dit un dernier adieu , ne croyant jamais le revoir dans ce monde : l'âme du bourreau ne fut pas seulement émue , au contraire sa haine s'augmenta encore s'il était possible.

Catherine , en apprenant cet accident , avait été profondément affectée ; malgré elle sa paupière se mouilla de larmes ; la société de Paola et de Moëns lui était devenue si nécessaire ! Que devenir s'il faut en être privée pour toujours , se disait-elle ? Qui charmerait mieux ses loisirs , qui pourrait avoir plus de grâces dans la conversation ! La triste destinée de son chambellan lui arracha de profonds soupirs ; entraînée par un sentiment inconnu , chaque matin elle se rendait au pied du sanctuaire : là , elle croyait prier pour le repos

de son fils ; mais le nom de l'infortuné Démétrius se trouvait placé sur ses lèvres et dans ses prières.

Un jour que , plus tranquille après cet acte pieux , Catherine rentrait dans son appartement , elle y trouva le Czar qui l'attendait : — Ma fille , dit-il , je viens encore de visiter le pauvre Démétrius : je ne puis me défendre d'un mouvement de regret , de douleur , en songeant qu'on ne peut découvrir son assassin : ce crime va donc rester impuni ; cependant je ne crois pas qu'il puisse vivre encore plus de deux ou trois jours... En écoutant cet arrêt , la Czarine pâlit excessivement ; mais , craignant de se trahir , elle garda le silence. — Serais-tu bien aise d'aller voir un moment madame de Balk ? si cela te convient , vas y bientôt , car le deuil et la mort seront incessamment dans cette maison. — Puisque vous le per-

mettez, sire, j'irai. Elle partit aussitôt suivie d'un officier de son époux.

En approchant de la maison, le cœur de Catherine battit avec violence; quel motif l'entraînait vers ce lieu? que vient-elle y faire? est-ce Paola ou Démétrius qui l'occupe? d'où peut provenir son agitation? d'où provient l'affaissement de son âme? qu'est devenue cette énergie qui l'animait? Enfin surmontant sa faiblesse, elle entra seule dans l'appartement.

Madame de Balk fit un cri en l'apercevant : — Oh, madame, que de bonté, dit-elle, quoi, c'est vous! — Oui, chère Paola, oui, c'est moi... mais, continuez... moi-même ne pourrais-je vous aider... Catherine soulève avec sa dame d'honneur le corps affaibli du mourant, cette tête sans force est appuyée sur le cœur palpitant de la Czarine : ah, s'il pouvait compter ses

battemens précipités , il saurait alors que sa tête repose sur le cœur d'une amie.

Elle lui administre quelques cordiaux , il les prend sans connaître la main qui les présente : — Démétrius , répétait la noble voix de Catherine , Démétrius , allons , un peu de courage ! c'est une sœur , une amie bien sincère qui vous en conjure... et l'impératrice humectait ses tempes d'une eau spiritueuse qu'elle seule composait , et dont elle avait apporté le secret de sa patrie.

Soit que réellement cette eau fût efficace , ou plutôt que la force de la jeunesse eût triomphé de l'affaiblissement du blessé , il ouvrit les yeux , son doux regard s'attache sur la figure de la Czarine ; il croit rêver , il doute si ce n'est pas un songe ; deux fois ses lèvres murmurent quelques sons , mais ils expirent aussitôt : cependant il joignit les mains et semble prier avec ferveur. — Démétrius , dit Catherine , Démétrius , c'est

moi qui viens près de vous... vivez pour vos amis , vivez pour tous ceux qui vous chérissent... L'infortuné entendit ce qu'elle disait, il prit la main de sa souveraine et la posa sur son cœur qui palpitait avec force ; des pleurs coulaient sur sa pâle figure , il fit un mouvement et dit d'une voix qu'on entendait à peine : — Madame, je vous vois ! ô bonheur !... vous voulez que je vive pour être un objet d'horreur à vos yeux... non, je dois emporter mon fatal secret dans la tombe... il mourra avec moi... reste, reste au fond de mon sein , tu dois n'en sortir jamais ! Cependant mourir sans qu'elle sache combien je l'adore, sans qu'une larme d'elle vienne honorer ma cendre... — Calmez-vous , cher Démétrius ! reprenez de la force , un peu de courage ; un avenir plus heureux pourra luire pour vous ! — Il n'en est point pour moi , si je suis haï d'elle !..... — Aucune

femme ne peut avoir pour vous de tels sentimens : peut-être vous aime-t-elle , mais peut-elle vous le dire ? — Serait-il vrai ? ô douce ivresse ! madame , je vais mourir... le trépas est là... non , il ne m'est plus possible de garder mon secret : je meurs , ô belle Catherine , je meurs en vous adorant... bien plus , je bénis ma mort , puisque je ne puis vous posséder... Que ferais-je de la vie ?... elle ne serait pour moi qu'un fardeau pénible !... Ah , daignez me dire au moins une parole... daignez me dire... infortuné , non , je ne te haïrais pas !.. Enfin , daignez encore me pardonner... je vous en supplie à genoux... et le malheureux faisait de vains efforts pour se jeter aux pieds de sa souveraine : la Czarine et Paola le retinrent dans leurs bras : il laissa tomber sa tête mourante sur son sein... Ah , Démétrius goûta un instant de bonheur ! Surprise , émue , Catherine prit ses mains mou-

rantes dans les siennes, et lui dit : — Dé-  
métrius, je vous pardonne, je ne vous  
hais pas !... non, le ciel le sait... vivez, vi-  
vez, je vous en conjure encore... Cepen-  
dant j'oublie l'offense que vous venez de me  
faire, je suis épouse, je suis mère... je ne  
devais pas entendre un pareil aveu : je vous  
pardonne. Vivez pourtant ; c'est moi, c'est  
votre souveraine, c'est Catherine qui vous  
en prie. Ce discours blessa vivement le  
cœur de l'infortuné, il s'écria : j'ai tort,  
je l'ai offensée... il faut mourir... Aussitôt il  
s'évanouit et retomba sans force sur son lit ;  
une pâleur mortelle se répandit sur ses  
traits, on crut qu'il venait d'expirer. Paola  
effrayée courut dans son appartement cher-  
cher des sels qui le faisaient revenir de ses  
évanouissemens : Catherine, tremblante,  
le cœur déchiré de regrets, aurait voulu  
donner sa vie pour sauver celui qui expi-  
rait devant elle, et pour elle peut-être ;



n'écoulant que la voix de l'humanité, ou d'un autre sentiment plus doux, elle se penche sur cette figure glacée, colle pour une seule et unique fois ses lèvres vermeilles sur ces lèvres déjà empreintes des traces de la mort. — Adieu, jeune, aimable Démétrius, adieu... emporte avec toi dans le cercueil mes regrets, ma douleur, et peut-être ma tendresse... Elle l'embrassait encore une fois, essuyait ses larmes, lorsque Paola rentra. Catherine, ne pouvant se rendre maîtresse de son émotion et de son chagrin, se hâta de quitter ce lieu de douleur.

Rentrée chez elle, un torrent de pleurs vint la soulager; mais bientôt elle se rappela l'aveu qui venait de lui échapper. — Qu'ai-je fait, grand Dieu, pensa-t-elle, j'ai osé dire qu'un autre que mon époux pouvait me devenir cher! je n'ai pas rougi d'avouer une flamme adultère! hélas, elle brûle dans

mon sein ! hélas , il est mourant ! Peut-être son âme a-t-elle déjà quitté sa dépouille mortelle !... Je voulais la consoler !... et j'ai commis un crime ! j'ai offensé mon souverain, mon époux, qui, généreux, magnanime, a tout fait pour moi ! Quelle récompense de ses bontés ? je suis criminelle ! je n'ai pu garder ce funeste secret dans le fond de mon cœur ; je l'ai dit , les murs ont retenti de ce fatal aveu... Eh, que me reprochai-je ? l'infortuné ne m'a pas entendue ! Ombre chérie, ombre que j'aime malgré moi, si tu es en ces lieux, vois ma douleur , connais les tourmens de mon cœur... toujours , toujours ton aimable souvenir , cher Moëns , sera présent à ma mémoire : non, jamais je ne t'oublierai, je serai fidèle à ta cendre , jeune infortuné ! quoi ! il serait possible que ces yeux où respire l'amour fussent fermés pour toujours ! cette voix si noble ne frapperait plus mon oreille

charmée, cette voix qui malgré moi faisait palpiter mon cœur ! Non, la terre ne perdra point son plus bel ornement, non, je te reverrai... Malheureuse, tu veux donc rompre des liens sacrés ? Frémis, Catherine, le crime te poursuit !... Pâle, agitée, éprouvant ce malaise d'une âme fortement agitée, elle passa une partie de la nuit dans les larmes et les prières.

Le lendemain, elle attendait à chaque minute qu'on vint lui annoncer la mort du malheureux Moëns ; chaque personne qui entrait dans son appartement faisait palpiter son cœur, une sueur froide coulait sur sa figure, sur ses membres tremblans : la Czarine cherchait à deviner dans leurs yeux, sur leurs traits, si l'affreuse nouvelle qu'elle craignait allait se réaliser.

La journée se passa ainsi, lorsque la nuit arriva, elle joignit les mains avec ferveur en disant : grand dieu, je te remercie, il

vit encore ! mais demain... demain, il ne restera plus rien de lui !... Ce cœur si tendre , et dont je suis aimée , sera dans le sein de l'Éternel... Ah , nous ne nous reverrons jamais ici bas !... Bientôt , rougissant d'elle-même , Catherine cacha sa tête dans ses mains , croyant se dérober ses larmes et sa honte ! Déplorable épouse , oui , tu cacheras ta rougeur aux regards des mortels ; mais ta conscience , mais ce cri accusateur , pourras-tu t'y soustraire ? L'œil du Tout-Puissant , cet œil qui sonde les replis de l'âme des humains , lui échapperas-tu ? Oh , non , non ! humilie-toi , femme infortunée , l'heure des passions a sonné pour toi , tu vas être livrée aux combats , aux souffrances ; puisses-tu n'y pas succomber ! Prie , prie , et surtout entoure-toi de tes enfans , ne quitte point leur généreux père ; c'est peut-être le seul moyen de te soustraire aux tourmens , aux

chagrins dévorans qui vont t'accabler.

Menzikof, habile à pénétrer dans l'âme de celle qu'il éleva au faite des grandeurs, Menzikof a bientôt deviné les inquiétudes de Catherine : sa pâleur, ses larmes ne lui ont point échappé. Tremblant que son trouble ne fût interprété défavorablement par ses ennemis, il se rendit chez elle, dans l'intention de prévenir les maux que pourrait lui causer une aussi fatale passion.

Madame, dit-il lorsqu'ils furent seuls, on espère que le jeune Démétrius est hors de danger !... — Que me dites-vous ? serait-il vrai ? — Oui, madame. — O dieu, je te bénis... j'en suis flattée, ajouta-t-elle en hésitant. — Permettez-vous, Catherine, à votre ancien ami de vous faire part de ses soupçons ? — Quels soupçons, Menzikof ? — Catherine, madame... quoi ! pensez-vous que je n'ai pas lu au fond de votre cœur ?... Vous aimez... vous aimez... et

vous oubliez ce que vous devez à votre souverain?... — Épargnez-moi, Alexandre, épargnez-moi. — Non, il faut sonder une blessure avant d'y apposer un baume salutaire. Vous aimez Démétrius! — O ciel! — Vous devez le fuir... bientôt il va paraître à la cour... — Le croyez-vous? il est donc hors de tout danger? — Quelle faiblesse! vous, Catherine, vous dont j'ai cent fois admiré le courage, la raison, la haute vertu... — Hélas! plaignez-moi. — Ne pouvez-vous combattre ce funeste penchant, madame? — Ah! qui peut répondre de se vaincre... — Une volonté ferme triomphe de tout, celui qui peut se rendre esclave de l'amour mérite les tourmens qui l'accableront... il versera des pleurs de désespoir; il viendra l'instant où il détestera sa faiblesse, il la maudira! — Peut-on maudire Pèdre que l'on adore?... Ah, Menzikof, vous n'avez point aimé! Et les beaux

yeux de Catherine étaient baignés de larmes. — Moi, moi, madame, s'écria-t-il en pâ-  
 lissant, moi, je n'ai point aimé... quelque  
 jour vous saurez mes combats... quelque  
 jour vous apprendrez si Alexandre igno-  
 rait ce qu'était l'amour... il aimait d'une  
 flamme ardente, insensée... il sut en triom-  
 pher pourtant... Oui, Mensikof aimait...  
 vous, madame, vous, Catherine, pour  
 votre repos, pour votre bonheur, pour  
 conserver votre gloire, vous devez vaincre  
 un penchant qui vous déshonorerait aux  
 yeux de la postérité : vous le devez aussi à  
 votre illustre époux : même sa conduite ne  
 vous justifierait pas, s'il a quelques torts  
 vous devez les couvrir du voile de l'indul-  
 gence et de celui de l'amitié. — Que vou-  
 lez-vous dire ? — Que la balle Cantemir a  
 repris son empire sur le Czar... — Est-il  
 possible ? — Rien n'est plus vrai, il l'aime  
 encore, Alexandra en fait gloire, et

partout affiche avec impudeur son titre de maîtresse de l'empereur. Les pleurs de Catherine étaient taries : seulement , une pâleur mortelle couvrait sa noble figure ; levant les yeux au ciel , et joignant les mains , elle dit : — Dieu est juste , il me punit , je l'ai mérité ! Comment réparer la faute que j'ai commise ? comment m'absoudre à mes yeux ? — En oubliant , madame , celui qui vous la fit commettre. — Menzikof , il va mourir peut-être , alors il me sera permis de garder au moins son souvenir. — Croyez-vous que vous seriez moins criminelle ? non , vous offenseriez de même votre époux ! mais Moëns vivra... s'il eût expiré , me serais-je permis de vous montrer le précipice où vous alliez tomber ? je suis trop certain que vous eussiez enseveli votre amour , votre douleur dans votre sein ; mais bientôt vous le reverrez... Voici le moment du courage... — Vous m'assu-



rez qu'il est mieux... vous ne me trompez pas ? — Ah , Catherine , ne me connaissez-vous point ? — Eh bien , je le fuirai... eh bien , j'étoufferai ce funeste penchant... Ah , Dieu , je te rends grâce , il vivra... mais je ne le reverrai plus , j'en fais serment !..... Comment faire pour l'éloigner de ma personne ? il sera désespéré..... sa santé sera faible longtemps... si ce coup funeste allait la détruire..... s'il succombait... quels regrets n'éprouverais-je point ! que dire au Czar ? — Je m'en charge , soyez tranquille , madame. — Menzikof , surtout ne le punissez pas de mon attachement , il n'est point coupable... je ne sais s'il m'aime... — Catherine , dit le prince avec sévérité. Elle baissa les yeux et soupira ; cependant , heureuse de ne plus craindre pour la vie de Démétrius , la Czarine promit à Menzikof tout ce qu'il exigea. Elle espère encore..... La loi qu'elle s'impose lui interdit la pré-

sence , la vue de celui qu'elle aime ! mais il vit... cette tête charmante ne sera point la proie du trépas , il respire... et cette idée consolante adoucira l'amertume de ses regrets. Satisfait de cette assurance , content de la promesse qu'il vient de lui arracher , Menzikof , après l'avoir encouragée , la quitta pour la laisser respirer en liberté.

A peine fut-elle seule que ses larmes coulèrent en silence , cependant elles sont mêlées de quelque douceur ; Démétrius vivra !... non pas pour elle , il est vrai. O Dieu de toute bonté , tu le rends à mes vœux , s'écria-t-elle , ô doux avenir... qui sait si un jour ses regards ne frapperont pas les miens... Où m'emporte un amour insensé... j'oublie tout , je foule aux pieds tous mes devoirs... pour qui ? pour satisfaire un amour insensé , criminel !... Oui , j'ai promis de ne plus le revoir ; il faut qu'il s'éloigne... ou ma honte éclaterait aux yeux

de la Russie... Adieu, Démétrius... adieu... pour toujours... non, Catherine ne te reverra plus!

En terminant ces mots, la Czarine essuya ses pleurs et se hâta de se rendre à l'appartement de ses filles : là, elle fut obligée de se contraindre. Elle fut forcée de sourire quand son âme était profondément affectée ; on nomma Démétrius, on exalta ses grâces, ses talens, son amabilité, elle ose mêler son suffrage à ceux des courtisans : effort pénible ! Ah, la bouche, le cœur se refusent toujours à louer l'objet qui nous est cher ! n'est-ce pas profaner son image ? son nom même, son nom, ce n'est qu'avec une peine extrême qu'il échappe de nos lèvres tremblantes : l'amour, le véritable amour n'est-il pas toujours accompagné du mystère et de la pudeur ? ce sont ses compagnons fidèles et son attrait.

## CHAPITRE IV.

---

**A**LEXANDRA était triomphante ; aidée de Jaguschinski , elle cherchait à captiver la confiance du Czar , comme elle captivait son amour ; un incident vint encore relever ses espérances ; une nouvelle grossesse se déclara , alors elle pouvait compter sur un triomphe certain et de longue durée , si le ciel daignait lui accorder un fils.

Menzikof en vain pressait l'empereur de désigner la princesse Anne pour lui succéder au trône ; espérant encore un héritier de sa puissance , le Czar évitait toujours de

répondre affirmativement sur cette importante question ; cependant il était nécessaire pour le bonheur futur de la Russie que Catherine et le prince remportassent la victoire sur les perfides qui gouvernaient les sens et l'imagination du souverain.

Sous prétexte d'une santé délicate et faible , la charmante Cantemir ne pouvait souffrir la moindre contradiction ; par ce moyen elle avait de nouveau subjugué le Czar , qui, souriant à ses caprices , à ses saillies , ne pouvait se défendre d'y céder. Aussi en abusait-elle bien souvent ; pour obtenir la paix , pour assurer l'existence de cet être qui germait dans son sein , l'empereur s'était en quelque façon asservi à toutes ses fantaisies.

Catherine , doublement malheureuse , pouvait-elle se plaindre ? elle était plus répréhensible que son époux : son époux , qui

toujours avait eu pour la femme qu'il éleva jusqu'à lui les plus grands égards et la plus sincère amitié. Aujourd'hui, se sentant coupable, il cherchait à dérober à ses regards la passion dont il brûlait, il craignait de blesser son cœur ; mais elle n'avait pas craint de se laisser surprendre par un amour insensé et criminel.

Toujours triste, s'occupant sans cesse à bannir le sentiment qui l'entraînait vers Démétrius, la Czarine, pour s'en distraire, assistait aux leçons données aux princesses ses filles, leurs progrès faisaient palpiter son âme d'orgueil et de plaisir. Souvent elle admirait la beauté de sa bien aimée Anne : c'était le noble regard de son père, c'était cette tête exprimant la fierté, la magnanimité, cependant la douceur y dominait ; elle lui paraissait appelée par le ciel pour gouverner un empire ; l'amour maternel l'aveuglait peut-être : ah, c'est le seul amour

qui ne laisse point après lui de regrets et de remords.

Moëns reparut à la cour au bout de quelques mois ; malgré les soins de Menzikof pour assurer le repos de Catherine , il ne put l'empêcher de venir au palais ; plusieurs fois il avait sollicité près de l'empereur pour ce jeune homme une place qui l'éloignât de la capitale ; mais , soit que le Czar ne fût pas disposé à contenter son ancien favori , ou qu'il l'eût oublié , Démétrius resta chambellan.

La première fois qu'il se présenta au cercle de la Czarine , tous deux , sans s'être rien communiqué de leurs sentimens , éprouvèrent un embarras pénible : De Lacroix , en saluant , fléchit le genou devant Catherine ; elle rougit , et , lui présentant aussitôt la main , elle lui fit signe de s'asseoir sur un siège placé à ses côtés.

Entraînée par sa faiblesse , son regard se

dirigea vers lui ; combien elle fut émue ! cette maigreur affreuse , ce peu de forces , cette pâleur la touchèrent vivement : les larmes gagnaient insensiblement sa paupière , elle les arrêta sur-le-champ en détournant sa vue de cet objet qui l'attendrissait.

Tremblant de se trahir par son émotion , Démétrius ne prononça pas une parole ; baissant ses regards vers la terre , il écoutait avec ravissement cette voix qui portait le trouble dans son âme : oh , combien de nouveau il chérissait l'existence ! Dans le sein du Tout-Puissant , son âme ne l'aurait pas entendue !... Peut-il regretter un bonheur qu'il ne connaît point , il jouit du présent , il en jouit avec délices ; il voit celle qu'il adore , il voit celle dont les approches du trépas et les plus vives souffrances n'ont pu effacer la touchante image . . . Ah , s'il est permis de souhaiter la mort , c'est lors-



que nous voyons descendre au cercueil l'objet sur lequel repose toutes nos affections ! On espère le rejoindre dans un monde meilleur , on espère que là on goûtera une éternelle tranquillité : tout sera calme ; la jalousie avec son poignard sanglant ne nous poursuivra plus ; l'envie au regard louche et faux ne cherchera point à désunir des liens chéris, et la coquetterie ne nous déchirera pas le cœur avec un sourire aimable et séduisant !

Depuis la mort du jeune Pétrowitz , Catherine ne s'était pas senti le courage d'embrasser le fils de l'infortuné Alexis : cet enfant lui rappelait celui qu'elle avait perdu ; lui aussi l'appelait du tendre nom de mère ! Sa vue ranimera son désespoir ; mais il est délaissé : alors trouvant de l'injustice et de la cruauté dans cette conduite, elle se détermina à le rapprocher d'elle.

On le lui amena peu de jours après la

son valéscence de Démétrius ; en la voyant , ce jeune prince courut se jeter dans ses bras : — *Maman , maman !* répétait-il ? — *Oui , je t'en servirai , cher et doux enfant ,* répondit-elle , *ah , je l'avais promis à ta mère mourante ; pourtant j'ai oublié ma promesse et mon serment ! oui , Pierre , oui , tu remplaceras , mon cher , mon bien aimé Pérowitz : Catherine l'embrassa tendrement ; aussitôt il se mit à jouer dans l'appartement.*

Une pensée digne de sa belle âme y germa tout à coup : elle forma le projet , si le Czar ne voulait point désigner sa fille pour lui succéder , de l'engager à nommer cet unique rejeton d'un illustre race : cette idée lui sourit , elle crut réparer par ce moyen les torts que son époux pouvait avoir envers le malheureux héritier de l'empire de Russie.

Pierre était doué d'une figure charmante

et de la plus grande douceur ; sensible aux caresses que lui prodiguait la Czarine, il prit pour elle l'attachement qu'il eût ressenti pour sa mère ; pour sa mère, dont un sort cruel l'avait privée aussitôt sa naissance.

L'empereur revit son petit-fils sans éprouver pour cet être intéressant le moindre sentiment de tendresse ; au contraire, il lui rappela des souvenirs pénibles : c'était le même âge que celui du fils qu'il regrettait, c'était cette ressemblance que tous les enfans ont entre eux : c'étaient presque les mêmes traits, la même chevelure et les mêmes inflexions en prononçant ce mot : papa !

Jamais la chimère que caressait l'impératrice ne se présenta à l'imagination de Pierre : tout entier à l'attachement qu'il ressentait pour Alexandra, il se promettait, si elle lui donnait un fils, de le faire

succéder à la couronne, malgré sa naissance illégitime.

L'adroite Cantemir, jugeant par sa sollicitude pour elle, combien il attachait d'importance à l'enfant qu'elle portait, redoubla de caresses, de protestations, même elle sut y mêler quelques craintes pour l'avenir de son enfant; enfin un jour, elle dit en souriant : — Cher prince, j'espère que nous aurons un fils : ah, si le ciel me donnait ce présent souhaité ! ô bonheur ! oui, sire, oui, je vous le jure, dussé-je périr le jour de sa naissance, je ne regretterais pas la vie ! Au moins, puisque le ciel vous a privé de ceux de Catherine, vous accorderiez à sa mère mourante la douce consolation d'emporter au cercueil la certitude que son fils, guidé par vos sages leçons, par vos glorieux exemples, se montrerait digne du sang dont il est sorti. Mais vos peuples s'opposeraient peut-être

à son élévation ? Que dis-je, n'êtes-vous pas le maître ?... Ah , s'ils connaissent mon sincère attachement, s'ils pouvaient lire dans mon cœur, auraient-ils quelques objections à faire ? — Mon enfant , pourquoi te tourmenter avant le temps ? console-toi , je les forcerai bien à m'obéir. — Si j'eusse été votre épouse... ah , si vous m'aimiez assez pour m'en donner le nom... — C'est impossible, mon Alexandra. — Impossible, impossible, cruel ! et vous dites que je vous suis chère ! — En doutez-tu ? — Je ne puis y croire : qu'avez-vous fait pour moi ? heureuse Catherine ! pour toi, il brava les préjugés de ses sujets... et qu'étais-tu auprès de moi ? ma naissance a quelque éclat ; parlerai-je de ma beauté ? non , il en jouit , il l'admire , et pourtant il me dédaigne et me méprise. — Cesse tes plaintes , je verrai ce que je pourrai faire pour contenter tes désirs et ton orgueil ;

promets - moi d'être raisonnable et de ne pas causer encore la mort de ton enfant ; je te satisferai si je le puis. La belle Alexandra n'insista point davantage, se réservant de poursuivre avec ardeur l'exécution de cette légère promesse.

Moëns continuait à remplir sa charge près de la Czarine : s'étant aperçu de sa prédilection pour le jeune Pierre, le chambellan s'occupait de former le caractère de cet enfant : attentif à surveiller ses caprices, à prévenir ses défauts, il résolut de partager la tâche que venait de s'imposer sa belle souveraine.

Avec une patience admirable, il donna au fils de Sophie les premiers élémens de lecture : assis sur ses genoux, le bel enfant répétait avec une touchante naïveté les mots qu'il ne comprenait pas ; la mère adoptive souriait à ces premières leçons de l'enfance, un doux regard payait le maître des

contrariétés que lui causait quelquefois l'indocilité et la négligence de son élève.

Démétrius n'avait pas entièrement perdu l'espoir d'être aimé; le jour où touchant à sa dernière heure Catherine osa lui donner le baiser de paix et d'amour, ce jour n'était pas effacé de sa mémoire. Quoique mourant, l'empreinte des lèvres de celle qu'il adorait était restée sur les siennes: son oreille avait été frappée des doux accens de sa voix, son cœur avait retenu ces mots; adieu, jeune, aimable Démétrius... adieu! Il entendait encore ces mots pleins de charmes; l'approche du trépas, un affaiblissement total ne l'avaient pas empêché d'en savourer les délices: renfermant en lui-même ce doux espoir, il eût cru profaner l'amour dont il brûlait si Catherine avait eu le plus léger indice que ces charmantes paroles avaient été recueillies par celui à qui elle les adressa.

Jaguschinski cependant observait toutes les actions de Moëns , il s'aperçut bientôt que la Czarine ne haïssait pas le chambellan ; à cette découverte , sa fureur ne connut plus de bornes ; je les perdrai , dit-il , oui , je les perdrai . Tout entier à ce noir projet , il instruisit Alexandra des moyens qu'elle devait prendre pour informer l'empereur d'un tel secret .

Par les soins du favori , la princesse fit construire un pavillon qu'on pouvait transporter à volonté : un matin elle fit prier le Czar de venir déjeuner avec elle : il promit de se rendre à ses désirs , et peu d'instans après il arriva , toujours suivi du perfide .

Cher prince , dit-elle , ce n'est pas chez moi que le déjeuner doit avoir lieu ; daignez me suivre , c'est dans un endroit bien cher à mon cœur que j'aurai l'honneur de vous recevoir . Pierre sourit , donna la main à sa



belle maîtresse pour monter dans sa voiture, alors les chevaux partirent pour le rendez-vous.

L'été commençait, la verdure était dans tout son éclat : son peu de durée la rendait encore plus précieuse aux habitans des rives glacée de la Nawa. Le parc de chênes d'Alexandra était alors dans toute sa beauté. Ce fut donc vers ce lieu charmant que l'empereur, la princesse et Jaguschinski furent conduits.

Au milieu d'une place couverte de gazon, s'élevait un élégant pavillon : surpris agréablement, le Czar s'élança de la voiture avec vivacité, il entre ; partout son chiffre est uni à celui d'Alexandra : sur les panneaux se trouvaient peints les nobles travaux de ce grand homme ; transporté d'amour, de plaisir, de reconnaissance, il serra sa maîtresse dans ses bras, et jura dès

est instant de lui accorder tout ce qu'elle pourrait désirer.

Eh bien, dit-elle, je tombe à genoux : ô mon maître, j'y resterai jusqu'au moment où vous m'accorderez la grâce que je vais solliciter... — Relève-toi, ne te l'ai-je pas promis? qu'exiges-tu?—Je ne puis vous le dire, je tremble... mon souhait est trop ambitieux... — Parle, et ne crains rien. — J'ai parcouru l'histoire des souverains de la Russie, des Czars vos prédécesseurs; ce que je désire, ce que je souhaite n'est pas sans exemple... — Explique-toi. — Jadis les monarques de cet empire épousaient plusieurs femmes; ne pourriez-vous m'accorder le titre glorieux de votre seconde épouse ! — Alexandra ! je ne le puis. — Vous avez donné votre parole... mais je veux tout devoir à l'amour, je veux que le prince que j'adore me désigne lui-même comme devant bientôt lui appartenir.....

Quelle ivresse, et que mon sort fera de jaloux ! je vais bientôt être mère... Si c'était un fils... j'en suis presque certaine. D'ailleurs j'ai consulté... le véritable amour est crédule... ils me l'ont assuré... Les symptômes furent différens qu'à cet infortuné dont ma violence nous a privés... — Ne rappelle pas ce malheur, ma chère enfant, tâchons plutôt de l'oublier... Quant à ce que tu demandes, je verrai, je consulterai ; tu le sens, je dois en prévenir Catherine : la mère de mes filles bien aimées doit l'emporter sur toi. Si les lois de l'empire me permettent de t'accorder cette faveur, sois certaine que tu l'obtiendras... repose-toi sur mon amour. — Cher prince, songez-vous quelle serait ma gloire ! hélas, je n'ai que le titre de *mattresse*. Vos sujets, respectant Catherine, la plaignant peut-être, pourraient m'insulter... — L'oseraient-ils ? — Les amis, les créatures de la

Czarine, ceux de Menzikof soudoieraient quelques misérables, et votre Alexandra ne survivrait pas à tant d'affronts. Mon enfant et moi tomberions victime des complots tramés dans l'ombre. Ici, on servit un déjeuner délicat, et la conversation fut interrompue pour quelques instans.

Lorsque le couvert fut enlevé, l'empereur, échauffé par les excellens vins qu'il avait bus et par la beauté de la coquette Cantemir, réitéra sa royale promesse: oui, dit-il, oui, je te prendrai pour seconde épouse: (1). Catherine sera bien un peu fâchée; mais enfin il faudra qu'elle se soumette à ma volonté. D'ailleurs elle ne peut conserver un seul fils; tu es plus jeune, mon Alexandra, ce sera toi qui donnera des héritiers à l'empire. L'orgueilleuse princesse, enchantée d'avoir réussi au gré de ses

---

(1) Historique.

désirs , embrassa tendrement le Czar , qui , subjugué par son adresse , lui rendit ses caresses et ses baisers avec usure.

Jaguschinski égaya bientôt son maître par les histoires scandaleuses de la cour ; les intrigues les plus secrètes furent dévoilées par le favori. Alexandra fit tomber bientôt la conversation sur madame de Balk et sur le jeune Moëns. — On ne lui connaît pas d'attachement , dit-elle , cependant , lors de son assassinat , on assurait que le coup partait de la main d'un mari jaloux. — Oh , je ne puis vous dire , princesse , si de pareils soupçons se trouvent fondés ; je pense que ce beau jeune homme ne doit pas soupirer en vain... mais peut-être a-t-il trouvé cependant une femme rebelle à ses vœux : tout est possible dans la vie. — Si l'on ajoutait foi à tous les discours des oisifs , on pourrait croire que le beau Démétrius est plus orgueilleux ,

et que ses vœux hardis ne se bornent pas même à aimer les dames de la cour..... — Que veux-tu dire, mon cher Jaguschinski ? — Ma foi, sire, j'ai entendu dire qu'il adorait la Czarine... — Vrai ! ah, j'en serais enchanté, répond Pierre en souriant ; je connais Catherine, il n'aura pas osé le lui dire sans encourir sa disgrâce. — Je ne crois pas, sire, qu'il ait eu cette audace ; s'il l'avait eue, sa punition aurait suivi de près. La Czarine le voit avec bonté, tous les jours il est admis dans son appartement, il y passe des heures entières... — Ah, oui, avec ce marmot, votre petit-fils, dit Alexandra. — Catherine, reprit le Czar, a conçu une belle passion pour cet enfant ; tous les matins elle l'amène chez moi... il est charmant... mais sa vue me fait mal, elle me rappelle mon Pétrowitz. Tu dis donc, Jaguschinski, que Moëns est amoureux de la Czarine ? — Sire, on le dit, voilà tout

ce que je sais. — Je pense que Menzikof en est instruit, il me presse singulièrement d'éloigner de la cour le beau chambellan, je ne sais trop pourquoi j'ai résisté. — Ah, sire, le prince avait ses raisons... — Lesquelles ? — Lui-même est passionnément épris de votre épouse ; cet amour dure depuis le moment où elle fut amenée dans son palais ; je suis certain de ce que j'avance, sire, un de ses valets m'a confié ce secret. — Serait-il possible ? Menzikof aurait abusé ainsi de ma confiance Malheur à lui ! qu'il tremble ! J'excuserais Moëns, il est jeune ; Catherine est belle, sa noble figure est le siège de la pudeur, ses traits ont le calme d'un cœur satisfait : ils respirent l'innocence, la bonté et même la candeur. Certainement elle peut inspirer une passion violente à un jeune homme sensible, impétueux... mais Menzikof, possesseur d'une femme charmante ; Menzikof

que j'aimai si longtemps... je ne lui pardonnerai jamais une telle duplicité... L'empereur se tut après ces menaces , prit un air soucieux et témoigna bientôt le désir de retourner au palais.

Il se rendit à l'appartement de Catherine ; à peine entré , il donna ordre à tout le monde de s'éloigner : on obéit , alors le Czar se disposa à faire connaître à son épouse le motif qui l'amenait.

Chère , Catherine , dit-il après s'être recueilli , j'ai droit de compter sur ton attachement ; aujourd'hui , j'en viens réclamer une preuve ! — Parlez , sire , parlez , Votre Majesté ne m'aura pas en vain témoigné un désir ? parlez : qu'exigez-vous de la première de vos sujettes ? — Avant tout , ma fille , je dois te faire part des bruits répandus sur toi et sur Moëns ! — Sur Moëns , s'écrie-t-elle en pâissant ! — Calme-toi , ne te trouble pas. On dit qu'il t'aime... — Sire ,



c'est une calomnie , on veut perdre ce jeune homme dans votre esprit... sans doute ce sont ses ennemis qui osent le noircir ainsi. En prononçant ces paroles , la Czarine tremblait , pâlisait alternativement , elle se trouvait forcée d'en imposer à son époux... Cependant fallait-il trahir le malheureux Démétrius ? Ce mensonge dont ses lèvres étaient souillées pour la première fois , l'honneur , l'humanité ne lui en faisaient-ils pas un devoir ! eh , qui pourrait la blâmer ? Catherine en rougit , mais , malgré la honte qu'elle éprouvait , elle dut se conduire ainsi .

Je n'ai pas cru ce qu'on m'a rapporté sur lui , je t'assure , répond le Czar ; non , si ce jeune homme était assez malheureux pour t'aimer , je le plaindrais , voilà tout. — Sire , je puis vous jurer qu'il n'en est rien : pourtant , je pense qu'après de tels soupçons vous devriez l'éloigner de ma

personne... Cette mesure ferait taire ceux qui cherchent à lui nuire... — On l'a déjà tenté, j'ai refusé, s'il faut te dire mon sentiment, Menzikof est l'homme qui accrédite ces bruits, il voudrait bannir de la capitale cet aimable Démétrius, car enfin lui-même est amoureux de toi. Catherine sourit; mais reprenant la parole avec véhémence : — Pierre, dit-elle, ce ne sont point vos sujets que l'on veut accuser, c'est moi; comment ose-t-on dire que tous ceux qui m'entourent conçoivent pour leur souveraine de criminels désirs? Par sa conduite elle enhardirait donc leurs espérances! par sa coquetterie, par ses artifices, elle porterait le trouble dans leurs sens! Sire, j'ose vous répondre de Menzikof et de Moëns... on veut les perdre, à ce qu'il me paraît. — Sois moins crédule, ma chère Catherine, Menzikof a lui-même sollicité l'éloignement de Démétrius. — Sire,

peut-être sont-ils coupables... si cela est , ils ont gardé un religieux silence. Ainsi , pardonnez ; sire , vous ne devez pas croire des rapports mensongers , et souvent dictés par la haine. Les actions des souverains sont tellement importantes, elles influent en bien ou en mal sur l'existence de tant d'individus , que les princes ne sauraient prendre de trop grandes précautions pour porter un jugement quelconque. — Aussi , n'ai-je point envoyé le frère de Paola loin de la cour , comme on le souhaite. A présent , Catherine, voici le moment du courage. — En ai-je manqué , sire. — Tu ignores sans doute qu'entraîné de nouveau par les charmes d'Alexandra j'ai renoué avec elle. — Sire , je le sais. — Et jamais le moindre mécontentement ne s'est montré sur ta figure ? Jamais la moindre humeur ! toujours les mêmes soins, les mêmes égards ? — Sire, n'étiez-vous pas toujours mon époux,

le père de mes enfans ! — Catherine , tu m'étonnes toujours... pourquoi faut-il que le ciel , après t'avoir élevée aux plus grandes prospérités humaines , te refuse celle à laquelle j'attache mon bonheur ! pourquoi te prive-t-il de tes fils ? — Sire , ma douleur est plus grande encore que la vôtre...

Ce n'est pas l'orgueil qui attache une mère à ses enfans ; oh , non , loin d'elle , loin d'elle ce sentiment d'égoïsme ! elle aime ces êtres qui lui doivent l'existence , pour eux , pour eux seuls. — Mon amie , la princesse est enceinte , j'espère qu'elle me donnera un fils , un héritier. — Que la volonté du ciel et la vôtre s'accomplissent , dit-elle en baissant les yeux. Cependant , permettez à Catherine d'oser vous faire une question bien simple ? — Parle. — Le fils du prince Alexis n'est-il pas votre successeur par droit de naissance ? Les fils d'Alexandra ne seront pas légitimes ; par conséquent , ils

n'obtiendront sans doute point l'assentiment de vos sujets... Craignez les troubles, craignez les révolutions d'un peuple toujours inquiet , qui sans être instruit , toujours imbu de ses antiques préjugés , peut dans l'espace de quelques jours renverser ces immenses travaux pour lesquels vous avez consumé votre vie... — Les enfans de la princesse Cantemir seront légitimes , je la choisis pour seconde épouse , elle partagera avec toi les honneurs de la suprême puissance. (1) — Votre Majesté est maîtresse de m'élever ou de m'abaisser à son gré : je ne puis qu'obéir à ses ordres , à son auguste volonté. J'ose pourtant solliciter de sa bonté de permettre qu'aussitôt cet événement je puisse me retirer à Pé-

---

(1) Historique. Pierre, séduit une seconde fois par les artifices de la princesse Cantemir , allait lui donner le titre de seconde épouse ; mais la guerre de Perse , un accouchement malheureux firent échouer ce projet.

tersof avec mes filles : là , j'oublierai le monde et la cour , pour ne me souvenir que des bontés dont votre main chérie a daigné me combler. — Non , ma fille , non , tu ne me quitteras point : excuse ma faiblesse , pardonne à mon aveuglement , mais je ne puis vivre sans elle , son amour est nécessaire à ma vie... je l'aime au-delà de toute expression... — Comme vous m'aimiez autrefois ! — Je t'ai encore plus aimée , sois-en certaine. — Sire..... ah , Pierre !.. mais excusez ma douleur ; je vous perds... les larmes me sont permises. — Catherine , tu seras toujours la femme qui jouira de ma confiance entière : écoute , nous n'avons plus d'amour l'un pour l'autre , regarde-moi comme un frère : ferme les yeux sur mes erreurs : cette femme absorbe mes sens , mon imagination ; sa gaieté , ses talens me captivent. Tu tiendras toujours la première place de l'empire , quoi-

que adorant la belle Cantemir je ne souffrirai pas qu'elle l'emporte sur toi : tous les jours, la cour s'assemblera dans ton appartement : je l'ordonnerai. — Mais, si c'est un fils qu'elle vous donne ?... alors, alors, sire, vous ordonnerez aux courtisans d'encenser l'idole que vous chérirrez... Ah ! mes enfans et moi nous serons délaissés... pardon , pardon, sire : excusez le premier mouvement d'unè douleur que je ne pouvais prévoir... J'ai tort... soyez heureux, c'est mon unique désir ! puisse Alexandra faire votre bonheur, et puisse le sort vous accorder ce que vous désirez... dussé-je être oubliée par vous. Pierre, daignez compter sur ma promesse : vos filles ne sauront jamais combien ce partage me sera pénible : je les instruirai à respecter la seconde femme de leur père; elles ne sauront pas ce qui m'en a coûté pour qu'il pût jouir d'une félicité sans nuage et sans trou-

ble ; sire , recevez la parole de Catherine , un seul mot de reproche ne sortira jamais de sa bouche. Adieu , sire , adieu , permettez-moi de me retirer un moment , j'ai besoin de force et de courage... surtout, hélas ! il faut cacher mes pleurs aux surveillans dont nous sommes environnés... Adieu , mon noble époux , soyez heureux , c'est mon vœu le plus sincère. Catherine s'inclina , saisit la main de l'empereur , la pressa contre son sein , la porta plusieurs fois à ses lèvres , et s'enfuit précipitamment.

Le Czar resta quelques instans interdit ; son cœur était oppressé , il ne pouvait , sans ressentir une peine extrême , voir le chagrin qu'il causait à Catherine , à cette femme qu'il avait tant aimée. Mais l'image d'Alexandra revint avec tous ses charmes , et Pierre se félicita d'avoir eu le courage de lui annoncer sa résolution.

Le désespoir de la Czarine était cepen-



dant mêlé de quelque douceur : elle se trouvait moins criminelle ; une autre se chargeait d'embellir les jours du prince qu'elle chérissait ! Aurait-elle pu sans remords, remplir les devoirs sacrés d'épouse, ayant dans le cœur un sentiment qu'elle ne pouvait dompter. Au moins le Czar ne serait plus pour elle qu'un frère, un ami ! combien ces titres le lui rendaient encore plus sacré ! Pour soutenir son courage et maintenir le projet qu'elle forma de ne pas voir Alexandra avec les yeux de la haine, elle se rendit après cet entretien dans la chapelle de son appartement pour implorer le ciel et le supplier d'apaiser des tumultes qui pourraient s'élever dans son sein !

## CHAPITRE V.

---

CEPENDANT, la faiblesse naturelle à son sexe, peut-être l'orgueil de se voir dédaignée pour un autre, lui arrachèrent un torrent de larmes ; mais bientôt, se rappelant son ingratitude et ce que le Czar avait fait pour elle, la raison reprit son empire. — O Dieu, pensait-elle, que je fus heureuse longtemps ? que pouvais-je désirer de plus ! j'étais innocente, j'adorais mon époux, mon bienfaiteur lui-même me chérissait tendrement !.. A si j'étais restée dans ma patrie, que serais-je devenue ? Si Ulric vivait encore, je serais la femme d'un pau-

vre sergent ! et je suis impératrice ! ô ma mère , et vous , ma vieille amie , vos rêves de grandeur se sont réalisés ! mais à présent , le bonheur a fui loin de moi . Entourée de richesses , entourée de favoris qui cherchent à deviner tous mes désirs afin les prévenir , je ne suis point heureuse ! Je porte dans mon sein un ver rongeur qui détruira ma vie... ma félicité... cette passion malheureuse absorbera mon existence . Je l'éloignerai , il le faut , il le faut , à présent plus que jamais . Ombres de mes amis , ombres de ceux qui m'aimèrent aux jours de mon enfance , veillez sur moi ! empêchez que jamais l'oreille de mon époux ne soit frappée de cette affreuse révélation ! Cachez à mes ennemis mes combats , mes profonds chagrins et mes mortels déplaisirs ! Toi , objet trop cher , toi que j'aime malgré moi , fuis , fuis , emporte ma tranquillité , mon repos , mon bonheur et la

paix de mon âme ! Loin de toi , je vivrai dans une sombre apathie ; hélas , ne serait-elle pas préférable à ces combats cruels , à ces déchiremens affreux auxquels mon triste cœur est en proie ! au moins , si j'étais seule , si je pouvais pleurer en liberté... si je pouvais penser à toi , sans craindre d'être observée par cette foule de courtisans qui entoure les princes : ici , dans ce palais , on ne peut respirer sans contrainte... Aimable Démétrius , puisse-tu retrouver le calme , puisses-tu recouvrer la paix , ce bien précieux qui désormais est éloigné de mon cœur : je vais employer tout mon pouvoir à te faire bannir de la cour , je vais affecter l'indifférence... mes lèvres souriront lorsque je serai en proie aux plus violens combats. Grand Dieu , s'écria-t-elle , exauce mes prières , fais que tous ceux qui m'aiment puissent être heureux ! s'il te faut une victime , que ce soit moi... Ah ! le bonheur

ne suit pas les mortels jusqu'à la fin de leur carrière ! je l'éprouve... puissé-je ne ressentir jamais des peines plus déchirantes et plus cruelles ! Catherine essuya ses larmes , composa son maintien , sa figure , et se disposa à passer dans l'appartement du fils d'Alexis.

Tout était tranquille ; en entrant dans la chambre elle n'entendit point le bruit ordinaire que faisait le jeune Pierre ; son cœur en éprouva un vif soulagement ; en effet , combien la distraction nous fatigue , nous importune , quand nous sommes vivement affectés ! même les paroles ne nous paraissent qu'un vain bruit que notre oreille ne cherche pas. A quoi peuvent nous servir ces mots échappés à des êtres qui nous sont indifférens ? descendent-ils dans le fond de notre âme ? ils sont pour nous tels que ces nuages qui ne laissent après eux aucune trace de leur existence éphémère.

La Czarine s'assit : triste et pensive , elle cacha sa figure dans ses mains : cette profonde solitude , ce silence , ses souvenirs , un désir inquiet qu'elle n'ose et ne doit pas s'avouer , tout fit de nouveau couler ses pleurs ; un léger bruit bientôt la tire de sa rêverie , elle regarde , rougit et s'écrie : — C'est vous Démétrius ! étiez-vous ici depuis longtemps ? — Oui , princesse ; le jeune homme , en faisant cette réponse , fixait sur sa souveraine un regard suppliant , il semblait solliciter une confiance entière ; mais , s'apercevant que ses yeux scrutateurs offensaient Catherine , il les baissa vers la terre. Quelques instans de silence suivirent la question de l'impératrice : craignant de gêner sa douleur , Moëns se préparait à sortir de l'appartement.

Restez , Démétrius , dit Catherine , restez. Il obéit... — Vous voyez que sur la

terre chacun a ses chagrins ! Ah , gardez au fond de votre âme ce que vous venez de voir : tâchez surtout , tâchez que qui ce soit n'apprenne que cette Catheriue tant-  
enviée répand des larmes , et souvent gémit sur sa destinée ! Je fus comblée des biens de la fortune , sans doute , pourtant le sort m'éprouve au moment où je pouvais croire que je n'avais plus de nouveaux malheurs à attendre. J'ai perdu mon fils..... c'est la source de mes infortunes , elle sera pour mon âme un sujet de regrets éternels.  
— Les princesses vos filles vous dédomageront de cette perte ! — Me rendront-elles l'attachement de Pierre ? Son orgueil serait flatté d'avoir un héritier... Le ciel m'en a privé : grand Dieu , que j'aurais été heureuse mère. Une autre lui donnera cette satisfaction !... bientôt elle partagera ma place... il le veut... Alexandra incessamment sera votre souveraine. — Ma

dame, c'est impossible... — C'est pourtant vrai. — Quoi, madame, le Czar pourrait-il vous oublier ? vous oublier... vous ! — Alexandra le captive, Alexandra va être bientôt mère... Il espère d'elle un fils ! Eh, qui croirait, lorsqu'on commence d'aimer, qu'un jour on ne se souviendra plus de ceux que l'on a tant chéris ! qui penserait qu'on dût jamais les voir avec indifférence ? Ce sont les mêmes traits, la même voix, les mêmes discours qui nous charmèrent jadis, et pourtant ils ne nous causent aucune émotion !... Amour ! fatale passion, ah, devrais-tu t'emparer ainsi de l'âme des mortels ! tu leur causes des peines infinies, et pourtant ils changent.... Qui peut compter sur la stabilité humaine ? Juste ciel ! la femme qui se confie trop à celui qu'elle aime, tôt ou tard versera des pleurs de repentir, elle gémera... mais, que pourront ses larmes, sa douleur, son dé-



espoir contre l'inconstance de son amant !  
 — Pardon , madame , s'écria Moëns , mais  
 tous les hommes ne se ressemblent pas ; il  
 en est de fidèles , de constans... — Ils sont  
 rares. — Je ne prétends pas me citer pour  
 modèle : cependant , j'en atteste le Dieu  
 qui régit cet immense univers , je jure par  
 lui que celle qui règne dans mon âme ne  
 sera jamais oubliée par Démétrius... non.  
 Je dis plus , s'il ne fallait que verser mon  
 sang , que donner ma vie pour lui prouver  
 mon amour , mon sincère attachement ,  
 je les lui abandonnerais avec joie , avec  
 transport... — On se fait de douces chi-  
 mères , Moëns , on pense qu'on se sacri-  
 fierait sans regret... S'il fallait ajouter la  
 preuve à la promesse , peut-être serait-on  
 moins ardent... c'est une imprudence de  
 vouloir hasarder sa vie pour persuader celle  
 qu'on aime : ah , l'amour vrai éclate dans  
 les regards , dans le son de la voix , dans

les mouvemens... mais les paroles ne sont pas des preuves certaines... — Essayez-moi, madame ! — Démétrius, jeune imprudent ! — Oui, madame, oui, je le sais... hélas ! vous ne sentirez jamais les tourmens qui m'accablent... En vain, je combats ce penchant qui m'entraîne... en vain, je sens la distance qui nous sépare... en vain je rappelle les liens sacrés qui vous enchaînent... rien ne peut me rendre cette raison que j'ai perdue... Que dis-je ? cet aveu que j'ose vous faire, je n'ai pu le retenir... il errait sur mes lèvres, il échappait malgré moi de mon cœur... oh, Dieu ! si je pouvais mourir pour vous : si mon dernier regard se fixait sur ces traits si nobles et si beaux ! — Malheureux ! je suis l'épouse de ton maître !... ah ! cache à tous les regards ce funeste secret : dérobe-le même aux murs qui nous environnent... tremble pour ta vie... épargne-moi l'hor-

veur de te voir périr à mes yeux. — Révo-  
 quez ce souhait, madame : ce serait pour  
 moi la félicité suprême que d'expirer pour  
 vous prouver mon sincère attachement : au  
 moins vous verseriez une larme sur mon  
 sort ; au moins, vos lèvres laisseraient  
 peut-être échapper ces mots : Malheureux  
 Démétrius, je te plains ! un soupir, un  
 regret se joindraient à mon souvenir ; et  
 mon âme, quoique séparée de sa dépouille  
 mortelle, mon âme, dis-je, errante aux  
 lieux où vous habiteriez, les recueillerait  
 avec ivresse et béatitude ! — Démétrius,  
 ce discours m'offense ; cependant, je ne le  
 divulguerai point, je le tairai ; que pouvez-  
 vous prétendre par cette conduite insen-  
 sée ! Songez-vous que vous méritez ma  
 haine ? mais je vous excuse, je prends pi-  
 tié de votre jeunesse : avez-vous bien ré-  
 fléchi aux suites d'une telle inconséquence ?  
 Si le Czar en était instruit... ô ciel, jos-

qu'ou porterait-il sa vengeance ! — Qu'il m'arrache la vie, c'est tout ce que je désire...  
Jesuis trop à plaindre... je souffre, hélas ! je souffre des maux auxquels la mort est le seul remède... haï de vous... — Moëns, je ne vous hais pas, vous le savez trop bien... quand même... ce qui est impossible..... quand même je serais assez faible pour répondre à l'amour que vous ressentez pour moi, je le cacherais à vous, à l'univers, à moi-même s'il était possible... D'ailleurs ces sentimens ne peuvent durer, nos âges différent trop... Je suis épouse, je suis mère, je vous en conjure... je l'ordonne, étouffez une passion dont je veux bien cacher les effets criminels ; je ne vous hais pas ; mais aussi, Démétrius, ce serait trop présumer de vous que d'oser espérer que je pusse jamais répondre à cette folie. J'obtiendrai de mon époux qu'il vous éloigne du palais ; ne craignez rien, il ignorera

mes sujets de plainte. Allez, Moëns, allez, laissez-moi.

Le jeune chambellan, au désespoir d'avoir déplu à Catherine, tombe à ses pieds, en disant : — Oh, ne me chassez pas de votre présence, j'étoufferai mon amour... j'y ferai tous mes efforts, je le renfermerai dans mon sein... Jamais, jamais, madame, un mot, un regard ne pourra vous rappeler ce fatal entretien... mais, ne me chassez pas; pardonnez à mon trouble, au désordre de mes sens... voyez ma douleur... Laissez-moi vous adorer en silence... laissez-moi du moins mourir aux lieux que vous embellissez... j'en fais serment à vos pieds, vous n'entendrez plus les expressions de ma tendresse.... Puissiez-vous les oublier, madame... mais, au nom du ciel, au nom de tout ce que vous aimez... ne me bannissez pas !... Je suis criminel... hélas ! ayez pitié d'un amour malheureux !... d'un amour

que je porte en mon sein depuis le jour heureux où je vous vis... Ah ! si vous pou-  
 viez lire dans ce cœur déchiré ! ô femme  
 trop aimée ! si vous saviez combien je gé-  
 mis loin de vous ! je n'espère rien, non,  
 je ne puis rien espérer... — Démétrius, je  
 reçois vos sermens et votre promesse, je  
 compte sur eux... vous resterez... mais  
 vous devez sentir que vous ne pouvez  
 plus être près de moi. Cette passion qui  
 vous maîtrise pourrait encore vous en-  
 traîner. C'est à vous-même que je confie  
 le soin de ne point me compromettre. Dé-  
 sormais Orlof, qui partage vos fonctions,  
 sera mon écuyer, lui seul aura le privi-  
 lège de me donner la main..... — Quelle  
 cruauté, madame ! Je souffrirai davan-  
 tage... quoi, un autre jouira du bonheur  
 de sentir votre main dans la sienne ! et  
 moi, misérable, je le souhaiterai, et mes  
 souhaits seront vains ! ô Catherine, je

vous en supplie encore , prenez mon sang , ma vie , mais n'offrez pas cette main adorée à cet Orlof... Que je le hais !... — Calmez-vous : vous devez savoir , Démétrius , que la loi que je vous impose est pour notre sûreté commune : nous sommes entourés d'ennemis... Ah , nous avons tout à craindre... nous sommes épiés , dois-je vous le dire ? on a prévenu le Czar contre vous... Déjà il n'ignore plus votre amour... et si , devenu soupçonneux , il prenait la peine de vous observer , s'il voyait vos sentimens se peindre sur votre figure , que n'auriez-vous pas à craindre de son courroux ! évitons-le : soyez circonspect , prudent , c'est Catherine qui vous implore pour vous-même : obéissez à sa prière ; vous le voyez , ce n'est point un ordre. Croyez que je ne suis pas insensible , croyez que je vous plains , et que s'il dépendait de moi vous retrouveriez bientôt votre tranquillité. — Par

don, madame, pardon, j'obéis. Cependant, si on m'offrait les moyens d'éteindre mon amour et de reprendre mon indifférence, je refuserais. Je veux vivre, mourir avec lui, il fait ma joie, mes délices; et, le dirai-je, il fait ma gloire!... Ne craignez rien, madame, c'est pour la dernière fois. L'impératrice tendit la main à son aimable chambellan, il y posa les lèvres avec respect et tendresse, et sortit, le désespoir au fond du cœur.

La prudence avait dicté la conduite de la Czarine: pouvait-elle, après les discours de son époux, ne point chercher à éloigner un homme qui pouvait d'un moment à l'autre lui porter ombrage? Bien que Pierre fût amoureux d'une autre femme, comme époux, comme souverain, il ne pouvait permettre qu'un sujet osât lever les yeux vers celle qu'il avait honorée de sa main.



Démétrius , en proie à cette passion qui le dévorait , ne fut pas maître de cacher sa douleur de la préférence qu'Orlof obtenait de sa souveraine : la jalousie vint encore se joindre à ses tourmens ; il craignit que Catherine ne fût bientôt séduite par les grâces du nouveau chambellan ; son esprit vif , ses réparties spirituelles , amusaient la cour : moi , répétait le jeune Moëns , moi , je suis triste , mes pensées sont absorbées par un seul objet : ah , l'âme fortement pénétrée peut-elle se livrer aux charmes fugitifs des conversations de la société ! Elle me dédaignera !... Et plus sombre , plus malheureux , il fuyait le monde , la cour , pour gémir seul , et sans témoins qui puissent le distraire de ses profonds chagrins.

Le Czar , uniquement occupé de plaire à sa belle maîtresse , se hâtait de faire les préparatifs nécessaires pour l'accomplissement de ses désirs : déjà le synode , le clergé ,

les sénateurs avaient assuré le monarque russe que le bonheur de l'empire reposait entièrement sur un héritier de son sang ; ce motif puissant les engageait, disaient-ils, à supplier l'empereur de vouloir bien accorder à la princesse Cantemir le titre de seconde épouse. Dieu, ajoutaient-ils, n'a placé les rois sur la terre que pour contribuer au bonheur des peuples : celui de la Russie est attaché à ce grand acte de dévouement, qui ne peut blesser en aucune façon la religion ni les dogmes de l'église grecque. Satisfait de la docilité de son clergé, le Czar en informa la belle Alexandra.

L'instant approchait qui allait légitimer en quelque façon la puissance de la rivale de Catherine ; ne pouvant être témoin des fêtes qui suivraient cette cérémonie si cruelle pour son cœur, elle demanda et obtint enfin la permission de se retirer pour quelques jours à Pétersof, ce palais

qui fut bâti pour elle ; l'empereur fit lui-même la liste des officiers, des dames qui devaient l'accompagner : croyant lui faire quelque plaisir et lui procurer une distraction agréable, il nomma madame de Balk et l'aimable Démétrius.

En recevant cet ordre, la Czarine rougit ; cependant, ne voulant point éveiller de soupçons contre lui, elle ne fit pas la moindre objection ; Moëns, tremblant, apprit cette nouvelle avec une joie difficile à décrire ; ceux qui aiment ou qui ont aimé peuvent seuls se faire une idée du bonheur dont il fut enivré.

On partit : Catherine, les deux jeunes princesses et la favorite Paola étaient dans la même voiture : Démétrius suivait à cheval ; pensif, l'œil fixé sur lui, la Czarine admirait sa grâce à manier le bel animal ; dans cette douce rêverie, elle oubliait le sujet qui lui faisait abandonner la capitale

de l'empire dont elle était souveraine : tant il est vrai qu'une forte passion absorbe tout. La fortune, les honneurs lui deviennent indifférens, insupportables même : l'âme sensible, profondément touchée, ne voit, ne connaît sur la terre qu'un seul objet : celui qui la captive et qui règne sur toutes ses facultés.

La tristesse, dont l'impératrice ne pouvait se défendre, se répandait dans cette petite cour : bien qu'elle n'éprouvait plus la violence d'un premier amour pour l'empereur, Catherine lui était sincèrement attachée : eh, pouvait-elle être ingrate envers lui ? ne lui devait-elle pas tout ? n'avait-elle pas régné longtemps sur son âme ? n'avait-elle pas été la dispositaire de ses secrets, de ses vastes et nobles projets ? ne lui avait-il pas donné mille et mille preuves qu'il l'aimait et l'estimait plus que toutes les autres femmes ? n'était-il pas revenu

plusieurs fois à elle ? n'avait-elle pas triomphé de plusieurs fantaisies qui l'avaient captivé ? Cette même Alexandra jadis lui fut sacrifiée : un cruel malheur arrive... il est suivi d'un autre plus cruel encore... elle perd son fils bien aimé... et bientôt, hélas , la tendresse de son époux !

Ces réflexions la poursuivaient sans cesse ; plus le moment approchait, plus son anxiété augmentait ; peut-elle sans frémir voir une autre occuper sa place dans la couche nuptiale ? Peut-elle sans horreur fixer sa pensée sur l'affreuse perspective que peut-être un jour ses enfans seront détestés de leur père ? Ces idées la tourmentent sans relâche , enfin arriva la veille du jour qui devait consommer son malheur.

Triste, désolée, Catherine se dispose à passer cette cruelle journée seule et dans le recueillement ; elle donna ordre de ne

pas l'interrompre. Dès le matin les deux jeunes princesses furent conduites dans son appartement : après les avoir fait prier pour leur père et leur avoir caché le motif de sa douleur, tant la délicatesse réglait toutes ses actions, elles retourneront dans leurs chambres, tandis que leur mère attendait avec inquiétude d'heure qui devait en quelque façon lever une barrière insurmontable entre Pierre et la malheureuse Catherine.

La nuit vint, chaque minute qui s'écoulait faisait palpiter son cœur : encore quelques heures, s'écriait-elle, et nos liens seront presque rompus ! O toi que je chéris malgré ta ornaute, ô toi que je respecte, sois heureux ! Dieu tout puissant, dit-elle en tombant à genoux, guides Almazéda, qu'elle ne sive que pour le bonheur de son époux ! de son époux qui fut le sien ! touchez son cœur, changez

ce caractère altier; que par sa douceur elle puisse calmer les emportemens du Czar! ô Dieu tout-puissant, il désire un fils... qu'elle le lui donne... c'est le vœu que je te prie d'exaucer!! Alexandra, Alexandra, je confie à tes soins cette vie si utile, si précieuse à l'Etat... veille attentivement sur ce dépôt sacré; fais son bonheur... il l'attend de toi... tu dois compte à ses peuples de son existence! O Dieu, vous qui lisez dans les replis de l'âme, vous savez si je forme un seul désir qui ne soit pas pour lui!... Je rachète mon erreur par un sacrifice douloureux... je voudrais l'effacer avec mon sang, avec mes larmes. L'horloge sonne minuit : voici l'heure solennelle, prions ; prions pour retrouver la force dont j'ai besoin : généreux Pierre, dans les plaisirs, les voluptés de ton nouvel hymen, n'oublie pas, n'oublie jamais ces enfans que jadis tu adorais... cette belle Anne, ton por-

trait vivant... elle que tu as tant chérie.....  
ma douce Elisabeth à qui tu te plaisais à  
montrer l'art de la guerre, et même l'art  
de régner ! O Czar, ô mon époux, sois  
heureux... jamais alors la bouche de Ca-  
therine ne laissera échapper la moindre  
plainte.

L'œil attaché sur le cadran de sa pen-  
dule, elle comptait les instans ; mais, ne  
pouvant plus surmonter son émotion, elle  
ouvrit une porte qui donnait sur une ter-  
rasse, au bout de laquelle se trouvait un  
bosquet qui lui servait de retraite dans les  
courtes et brûlantes chaleurs de l'été : Ca-  
therine s'y rendit, espérant que la fraîcheur  
de la nuit, l'air embaumé qu'on y respirait,  
lui rendraient le calme depuis si longtemps  
banni de son cœur ; son abandon, son iso-  
lement futur, ce besoin d'avoir une âme  
dans laquelle elle pût déposer les chagrins  
de la sienne, et dont le mariage du Czar



la privait à jamais, toutes ces causes firent couler ses larmes en abondance : — Je vais donc vivre isolée ! je serai donc seule ! seule ! cette affection si tendre , Cette affection qu'il ressentait pour moi va donc être effacée de son souvenir ; jamais sa confiance ne me sera rendue : il aimait à me consulter pourtant ; avec quelle bonté il recevait mes timides conseils ! tout est évanoui. Ah ! je suis bien coupable , je le sens... je n'ai pas assez insisté... je voulais me punir de mon crime , et j'ai souscrit à tout sans murmurer , sans oser élever la voix ? ma conscience m'ordonnait de boire le calice de la douleur , je l'ai saisi avec transport... Il aura cru à mon indifférence... des pas précipités interrompirent ce monologue ; Catherine écoute , on approche... la lune éclaire le visage de celui qui s'avance : effrayée , elle s'écrie : — C'est vous Démétrius , c'est vous , déjà de retour...

hélas ! tout est fini pour moi ! Le Czar... après ces exclamations , elle tombe sur l'épaule du jeune Moëns , il la retient dans ses bras. — Madame , dit-il , madame remettez-vous ! tout est rompu !... le mariage est différé... — Démétrius , serait-il vrai ? ô mon ami ! mon véritable ami ! et Catherine , dans l'excès de sa joie , posait sa charmante main sur le cou de celui qui l'adore... elle oublie l'attachement qu'il ressent pour elle ; et ne voit que son empressement à la tirer d'inquiétude : — Dites-moi donc ce qui est arrivé , Moëns ! — Madame , Alexandra est mourante... — Grand Dieu ! infortunée ! — Toujours imprudente , cet après midi , malgré les représentations du Czar , elle voulut absolument aller visiter le pavillon des chênes : on s'y rendit ; mais en rentrant au palais , la belle Cantemir , montant les degrés trop rapidement , fit un faux pas , et se blessa

grièvement : aussitôt on la transporta dans l'appartement de l'empereur ; mais l'effroi dont elle fut frappée , les douleurs qui survinrent , tout hâta le moment de sa délivrance !... L'enfant est mort aussitôt la naissance : cet enfant était un héritier , c'était un fils ! (1) — Oh , je la plains du fond de mon âme , malgré tout le mal qu'elle m'a fait ! Voir ainsi ses espérances déçues : qu'elle doit ressentir de regret d'une telle imprudence... Venez Démétrius , allons consoler mon époux ! — Excusez, madame, mais je ne pense pas que vous deviez vous rendre à Pétersbourg sans un ordre du Czar ; vos ennemis publieraient que vous y venez pour braver sa douleur. — Qui ; vous avez raison , j'attendrai qu'il me fasse appeler.

Après ces mots , Catherine fit assieoir

---

(1) Historique.

De Lacroix à ses côtés, lui fit raconter les événemens dont il avait été témoin dans cette journée qui semblait devoir lui être si fatale : la Czarine les lui fit répéter même : elle trouvait tant de plaisir à l'entendre, sa voix était si noble, si douce en même temps ! Bientôt ils gardèrent le silence : que pouvaient-ils se dire ? Leurs regards se rencontrèrent ; les soupirs succédèrent aux paroles : Catherine, dans un recueillement mêlé de quelque charme, contemplait cette aimable figure, un peu pâle cependant : — Que je vous salue, dit-elle enfin, Démétrius, du soin que vous avez pris de venir ici sur-le-champ... — Ah, madame, je savais quelles étaient vos alarmes : que j'avais d'impatience d'arriver ! que mon cheval allait lentement, j'aurais voulu qu'il eût des ailes !... Un sourire charmant erra sur les lèvres de l'impératrice : et Moëns poursuivit son discours : — Jusqu'au mo-

ment où l'ordre de suspendre la fête fut donné, ah ! combien j'ai souffert, madame, tout me faisait trembler ; vos chagrins absorbaient mon âme toute entière : je les sentais : chaque larme qui coulait de vos beaux yeux retombait sur mon cœur ! — Promenons-nous, Démétrius, il fait si beau ! elle prit le bras du chambellan, et tous deux descendirent de la terrasse pour se rendre au superbe jardin qui entourait le palais.

L'air balsamique qu'on respirait, la clarté brillante de la lune, ce calme imposant, interrompu seulement par les cris de joie de quelques oiseaux, mêlés au chant de la cigale, absorbèrent insensiblement les pensées de ces deux êtres qui s'adoraient malgré les devoirs sacrés qui s'élevaient entre eux ; malgré l'honneur, et sans doute malgré eux : la Czarine s'appuyait sur le bras de Démétrius, elle ser

taut son cœur battre fortement; le sien y répondait peut-être... Oh, que cette situation avait de douceur ! ils ne parlaient pas ; cependant ils sentaient qu'ils étaient nécessaires au bonheur l'un de l'autre ; ils éprouvaient les mêmes sensations , ils sentaient que leurs combats étaient les mêmes : que le même amour les dévorait tous deux ; ils se taisaient : doux silence , et que les paroles rendraient mal ce qu'ils éprouvaient.

Après un long silence , l'impératrice dit enfin : — Récitez-moi quelques-uns de vos vers , Démétrius ; peut-être rendront-ils le calme à mon âme agitée... Répétez-m'en , je vous en prie.

Moëns osa redire les fragmens qu'il composa pour elle , et que Paola jadis lui avait communiqués : l'impératrice les écouta avec délices : cette belle voix , s'élevant avec majesté dans le silence et dans le feuil-

lage , lui semblait la voix d'un être surnaturel : les oiseaux suspendaient leurs chants , la cigale se taisait , tout paraissait partager le plaisir et l'émotion de Catherine.

Sa voix prit un accent plus tendre et plus énergique à ces mots : *Démétrius , Démétrius vient d'expirer pour toi !* La paupière de la Czarine était humide ; tout à coup , un cri horrible les interrompit ; il porta l'effroi jusqu'au fond de leurs âmes ; Catherine se serra vivement contre Moëns. — C'est l'orfraye , Démétrius , c'est l'oiseau de mort , s'écria-t-elle ! que vient-il nous annoncer !... O funeste pressentiment ! ô puissiez-vous n'être pas victime... — Si je meurs pour vous , madame , pourrai-je me plaindre ! — Eh , pourquoi souhaitez-vous la mort !... Croyez-vous que je vous verrais périr d'un œil indifférent... pensez-vous que vous n'emporteriez pas mes regrets avec vous ! jeune infortuné , ah ,

voire sort me toucherait, n'en doutez-pas. Laissons ce sujet , rentrons.

On retourna au palais dans le plus profond recueillement. Arrivée à la porte de la terrasse , Catherine dit d'une voix douce et tendre : adieu, Démétrius, je vous remercie. Il s'inclina, resta à cette place jusqu'au moment où elle fut dans sa chambre ; il écouta fermer la porte qui la séparait de lui ; la Czarine, avançant la tête, aperçut, au travers de la croisée, Moëns qui, les bras croisés sur sa poitrine, observait ses mouvemens ; aussitôt elle lui tendit la main en signe d'adieu, il s'éloigna.



## CHAPITRE VI.

CE mot adieu , prononcé si tendrement , avait presque convaincu Démétrius que son amour n'était pas dédaigné ; cependant cette inquiétude , compagne inséparable d'un véritable attachement , le tourmentait sans cesse : quelquefois il espérait , mais bientôt cette douce illusion s'évanouissait . Ce fut ainsi que cette nuit se termina .

La Czarine , en repassant dans sa mémoire sa conversation avec Moëns , sentit combien sa présence devenait dangereuse pour sa tranquillité : désirant se vaincre , dési-

rant surmonter ce penchant qui l'entraînait vers le crime et la honte , elle forma une grande résolution ; mais , ne voulant montrer aucune faiblesse , elle se hâta de l'exécuter sur-le-champ.

Vers le matin , Catherine sonna ses femmes : une d'elles parut et reçut l'ordre d'aller avertir madame de Balk de venir lui parler à l'instant. Peu de minutes s'étaient écoulées , lorsque la vive Paola entra dans l'appartement. Aussitôt on les laissa seules.

Chère madame de Balk , j'ai voulu vous parler , j'ai voulu vous ouvrir mon âme ; je désire une preuve de votre amitié... je l'exige plutôt... — Parlez , madame , parlez , heureuse de vous prouver mon respectueux attachement : ordonnez , princesse. — Il faut éloigner de vous un frère chéri... il faut que Démétrius se marie... je le souhaite ardemment. — Je ne pense pas , madame , qu'il veuille déjà se ranger sous

le joug de l'hymen... il aime et ne sera pas facile à persuader... — Il faut l'y déterminer. Mon repos est attaché à cette marque de soumission de sa part... S'il veut que je conserve pour lui une douce bienveillance, il doit se préparer à m'obéir... qu'une jeune et belle épouse vienne se placer entre moi et lui... Je connais sa probité sévère, elle sera heureuse... Dites à Démétrius ce que j'attends de lui... que bientôt ces nœuds soient serrés ; Paola, il importe à ma tranquillité que je le sache dans les bras d'une autre... car enfin, vous dissimulerais-je que chaque jour il me devient plus cher... sauvez-le de sa ruine... de sa ruine assurée..... Nos ennemis sont actifs... Alexandra et ce cruel Jaguschinski nous observent... Vous le savez s'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de dérober aux regards perçans de la haine un amour malheureux et qui le doit être toujours. Je remets notr

sûreté en vos mains , chère et aimable amie :  
veillez sur votre frère... épargnez-moi la  
douleur de le voir se consumer dans un  
attachement qui ferait notre malheur à tous  
deux. Vous le voyez , je ne vous déguise  
rien... entraînée par la fatalité , sans le vou-  
loir ; sans y songer même , mon cœur a  
ressenti un criminel penchant... O Dieu ,  
devais-tu permettre que j'éprouvasse un  
sentiment qui ne fût pas pour mon époux ,  
et que mes pensées , mes désirs dussent  
l'outrager ?... Mais je te le demande dans  
la tristesse de mon âme , ne permets point  
que mes lèvres laissent échapper ce fu-  
neste secret... oh , dessèche-les plutôt !...  
Vous voyez , Paola , ma faiblesse , ma dou-  
leur , cachez-les à votre frère... pourtant ;  
dites-lui qu'il doit se marier... son hon-  
neur , la probité lui en imposent la loi :  
Paola , il faut qu'il ignore ce que je dois dé-  
rober à tous les regards... Chère amie , je

vous remets mon avenir... je ne pense pas qu'il faudra de grands efforts pour que Démétrius se rende à nos vœux... il en sentira la nécessité... Cachez-lui mes regrets... mes déplaisirs... dites-lui que c'est le seul moyen de faire taire la médisance : allez, Paola, allez , et recevez cette bague comme une marque de mon estime , de mon amitié. Catherine ôta de son doigt un anneau entouré de turquoises : puisse cet anneau être un gage de bonheur (1), ajouta-t-elle. Madame de Balk le reçut avec reconnaissance , et la Czarine resta seule. Venant d'accomplir un sacrifice nécessaire , une rêverie triste et pénible s'empara de Catherine ; bien que son devoir l'ordonnât , elle sentait combien il déchirait son cœur ; feignant donc une indisposition ;

---

(1) On croit généralement que la turquoise est une pierre qui porte bonheur.

elle resta dans son lit : au moins elle pouvait y cacher sa pâleur , son abattement : des regards scrutateurs n'étaient point là pour épier ses sensations , pour observer ses mouvemens : sans témoins , elle pouvait se livrer sans crainte à ses douloureux souvenirs et au délire de son imagination.

Livrée toute entière à ses combats , à sa douleur , elle n'entendait point ce qui se passait dans l'intérieur du palais , et cessait d'espérer un heureux avenir... Tout à coup la porte s'ouvrit , et le Czar se présenta à ses regards ; il s'approche du lit , en ouvre les rideaux : — Chère Catherine , dit-il en l'embrassant , le ciel n'a point permis mon parjure , il te rend ton époux... me voilà , sèche tes larmes. — Quoi , sire , vous ici ? — Oui , je viens faire cesser ton inquiétude. Un événement affreux , inouï , a brisé les liens qui m'unissaient à la princesse Cantemir... Je l'aime toujours cepen-

dant ; mais elle ne portera point d'autre titre que celui de maîtresse ; le ciel ne le veut pas... — Sire, combien je m'estime heureuse de vous être chère encore. — Catherine , tu me le fus toujours : que veux-tu ? vivement épris de la beauté d'Alexandra , désirant par-dessus tout un fils ; craignant que sa violence ne me privât de ce bien... je devais me conduire comme je l'ai fait. Tout est fini ; Dieu m'afflige.... peut-être veut-il me punir de ma rigueur... — Daignez, sire, effacer de votre mémoire un moment de sévérité : quel est l'homme qui dans le cours de sa vie n'a point de reproches à se faire ? — J'en ai beaucoup : chaque jour ils deviennent plus cuisans. Je me suis privé moi-même d'un bien que je tenais de la nature... moi-même j'en ai rompu les liens... le pouvais-je sans commettre un crime ?... je l'ai fait... que Dieu me le pardonne... je voulais le bien de mon

peuple, puisse-t-il me récompenser ! puisse-t-il par ses travaux , ses conquêtes , effacer cette tache sanglante ! puisse sa prospérité me dédommager des peines que je me suis imposées pour sa gloire et pour son bonheur !

— Le mal est fait , sire , tâchons de le réparer. Catherine fit appeler les jeunes princesses , qui aussitôt accoururent embrasser leur père ; en les serrant sur son cœur , le Czar retrouva un instant de joie , d'une joie pure et qui n'était pas mêlée d'amertume et de remords.

L'empereur resta quelques jours à Pétersof; cependant il n'avait pas oublié l'état déplorable d'Alexandra ; tous les matins il se rendait chez elle , passait quelques heures à la consoler , à l'encourager ; ensuite , plus tranquille , il venait retrouver son aimable famille : ce n'était qu'auprès d'elle qu'il se sentait délivré des regrets qui l'accablaient.

Le Czar reçut la triste nouvelle que



les marchands russes établis à Shamachie, ville dépendante de l'empire persan ; venaient d'être égorgés et pillés par des Lesquis ou Albanais , ayant à leur tête le rebelle Mahmoud , jeune Persan , qui brûlait de s'emparer de la couronne du Sophi Hussein : aussitôt Pierre forma la résolution de les venger et d'étendre sa puissance jusqu'aux frontières de la Perse ; peut-être même de les conquérir , afin d'assurer le commerce de la Russie avec ces peuples , et de dominer sur la mer Caspienne par une puissante marine , espérant alors avoir la facilité de faire passer par ses états les productions de la Perse et d'une partie de l'Inde.

Tout fut préparé en peu de mois ; l'armée russe se composait de vingt-deux mille hommes d'infanterie , neuf mille dragons , quinze mille Cosaques , trois mille matelots qui manœuvraient et pouvaient ser-

vir de soldats dans les descentes. La cavalerie prit le chemin de terre , mais tout le reste des troupes fut embarqué (1).

Pierre , son épouse et Alexandra se trouvèrent réunis dans le même vaisseau ; bien que Catherine fût peu satisfaite de voir la favorite , elle se conduisit avec noblesse dans cette occasion délicate : jamais le moindre mécontentement ne parut sur son visage ; toujours égale , toujours attentive pour le père de ses enfans , elle l'entoura des mêmes soins et des mêmes égards qu'aux jours où l'empereur l'aimait uniquement.

La belle Cantemir ne put supporter les chaleurs du sol brûlant qu'ils parcouraient (1). On fut obligé de la reconduire

---

(1) Voltaire.

(2) Les chaleurs furent telles lors du séjour du Czar en Perse , qu'il rendit une ordonnance pour défendre à tous les individus de l'armée de se découvrir la tête

à Pétersbourg : cette circonstance , bien simple et bien naturelle dans une femme qui venait d'être affaiblie par une chute dangereuse , refroidit singulièrement l'amour du Czar.

Voyant Catherine partager avec un courage surnaturel ses fatigues , ses périls , il ne pouvait s'empêcher d'admirer sa constance : toujours à ses côtés , ayant toujours soin qu'il ne manquât point des rafraichissemens nécessaires pour étancher la soif que la sécheresse du climat lui donnait ; s'en privant elle-même , tant cette vie lui était chère et précieuse , bien que l'amour ne fût plus le mobile qui la guidait.

---

pendant tout le temps que le soleil était sur l'horizon. Cette ordonnance n'empêcha pas la majeure partie de cette armée de périr de maladie.

*Anecdotes sur la Russie.*

Un jour , après avoir traversé des plaines immenses sans trouver une seule goutte d'eau , la Czarine , s'apercevant que son époux souffrait cruellement de cette privation , résolut de parcourir les montagnes au pied desquelles on s'était reposé : suivie d'un seul guide , ayant obtenu l'assentiment du Czar , elle se mit en route.

Après une marche pénible , après avoir franchi quelques-unes de ces montagnes , elle aperçut plusieurs arbres formant un bouquet ; elle en approche dans l'intention de s'y reposer quelques instans ; donnant la bride de son cheval à l'officier qui l'accompagnait , elle lui enjoignit de laisser paître ces animaux pendant son absence.

Un peu d'herbe fraîche l'invite à s'asseoir ; en avançant , elle crut entrevoir un homme qui s'éloignait : son vêtement , ses armes sont celles d'un chef de Cosaques : cette vision lui rappela l'infortuné Ma-

zeppa; elle appelle, cet homme semble s'éloigner davantage; alors sa curiosité, vivement excitée, l'engagea à se lever précipitamment: — Chef des Cosaques, s'écrie-t-elle, l'épouse de ton souverain te commande de t'arrêter... cette voix est répétée par les échos des montagnes, qui peut-être répètent pour la première fois les sons de la voix humaine. Le chef s'arrête, et, s'approchant timidement, met un genou en terre à peu de distance de l'impératrice.

Une barbe épaisse et touffue cache des traits qui font palpiter le cœur de Catherine: elle regarde, et croit être le jouet d'une erreur: — Chef, dit-elle d'une voix émue, ne pourrais-tu me dire s'il existe en ces lieux une source d'eau pure, pour apaiser la soif de l'empereur. . . — Daignez, madame, me permettre de vous quitter quelques momens, je vais chercher ce que vous souhaitez... Dieu! quelle illusion,

s'écrie-elle, c'est vous, Moëns, c'est vous !  
 quoi, ici ! — Oui, madame, oui ; hélas !  
 pouvais-je vivre aux lieux où vous ne seriez  
 pas ? — Cependant Paola m'avait assurée  
 que vous vous rendiez à mes désirs. — Je l'ai  
 trompée, madame. ← Vous ! vous l'avez  
 trompée ! imprudent ! ah ! dérobez-vous à  
 tous les yeux... dites-moi où nous trouverons  
 de l'eau, de l'eau devenue si nécessaire en ce  
 moment. Appelez mon guide ; surtout qu'il  
 ne puisse vous reconnaître. Moëns baissa  
 son casque de cuir sur ses yeux ; Catherine  
 elle-même aurait eu quelque peine à trou-  
 ver en cette figure presque repoussante  
 les traits gracieux de l'homme qui l'avait  
 charmée.

Le temps qu'il employa à chercher l'of-  
 ficier, la Czarine le passa à réfléchir sur cet  
 incident : ah ! cette preuve d'amour le lui  
 rendit plus cher encore ; il revint après  
 avoir conduit l'officier à la source d'eau

vive que ses recherches lui avaient fait découvrir.

Démétrius, j'avais chargé madame de Balk de vous faire connaître ce que j'attendais de vous, dit l'impératrice; pourquoi ne pas y avoir souscrit? je souhaitais votre mariage, et vous êtes ici sous cet affreux habit. — Madame, pardonnez; mais ma sœur insista vainement : je le lui promis, bien résolu de me soustraire à ce joug : le pouvais-je, madame? pouvais-je donner ma main ayant le cœur rempli d'une image trop chère? — Démétrius! — Oui, je trompai ma sœur, oui, je lui fis croire que je me rendais à ses raisons; bientôt le bruit de la guerre de Perse se répandit; j'allai trouver Menzikof, j'empruntai le nom d'un de mes amis, j'obtins un grade et je servis dans l'armée. Voilà, madame, voilà mon crime; je puis mourir pour celle que j'aime, mais je ne puis m'en séparer... pour elle

j'affronterais mille et mille dangers ! il m'est impossible de vivre loin d'elle... plutôt la mort. Je vous ai suivie en ces lieux, madame, trop heureux si je puis vous préserver de quelque péril ! — Votre présence sauvera mon époux : fatigué de la chaleur, dévoré par la soif, je tremblais pour lui, nos provisions d'eau étant épuisées... Je vous remercie, et vous regarde comme un ange tutélaire ; je le répète, cachez-vous à tous les yeux... Mais Catherine saura que vous êtes près d'elle... ses vœux vous suivront dans les combats : sa prière s'adressera au ciel pour qu'il vous préserve du fermier meurtrier. Ah, Moëus, le coup qui trancherait votre vie me serait bien sensible... — Quoi, madame, il serait vrai ? s'écria-t-il en tombant à genoux : il serait possible que vous eussiez quelque indulgence pour moi ? — Relevez-vous, relevez-vous, mais ne me revoyez plus. — J'obéirai, ma-



dame. Il osa imprimer ses lèvres sur la main qu'elle lui offrait; la Czarine était émue; sa faiblesse, ses combats, tout parlait en faveur de Moëns; ah! les femmes à qui la nature fit don d'une âme sensible regardent toujours avec indulgence et bonté celui qui ressent pour elles un amour violent et sincère : elles l'excusent et le plaignent, si elles ne peuvent le partager.

Démétrius s'éloigna aussitôt; Catherine emporta au fond de son cœur un sentiment délicieux : tout en s'accusant, elle cédait à son penchant; tout en se trouvant coupable, elle avouait sa prédilection pour un autre : cependant n'était-elle pas excusable! ces déserts, ce soleil brûlant, la mort, les revers pouvant l'atteindre à chaque pas, tout l'avait entraînée à cet aveu funeste : elle se le reprochait, bien qu'il eût quelque douceur. Alors, repassant dans sa mémoire, la constance, la violente passion de Moëns

elle disait : Jamais , jamais je ne fus aimée si tendrement ! quelle délicatesse ! quel mépris de la vie ! il la donnerait pour me prouver sa tendresse ! Ah ! que je ne sois jamais forcée de recevoir cette preuve fatale ! moi , moi , je te verrais expirer , aimable et cher Démétrius ? . . . oui , oui , bien cher ! Ces réflexions vinrent l'assiéger jusque dans la tente de l'empereur .

Catherine indiqua la source où cette eau avait été puisée : le Czar ordonna à son aide-de-camp Jaguschinski de se faire conduire à cet endroit par celui qui accompagna son épouse : afin , dit-il , d'être certain que l'armée trouverait quelque soulagement à ses souffrances , en même temps des rafraichissemens pour les chevaux . Jaguschinski et l'officier partirent .

En chemin le favori interrogea l'officier ; celui-ci raconta qu'un chef de Cosaques l'avait conduit à la source bienfaisante :

l'aide-de-camp, surpris que la Czarine n'en eût point parlé, conçut quelques soupçons : car le méchant voit des crimes dans les actions les plus simples : il questionna encore et fut instruit de la conversation de Catherine : il s'informa de la taille, de la tournure de ce chef. La figure ne lui paraissait pas devoir être celle de son ennemi : cependant il résolut de découvrir si réellement il aurait eu l'audace de se travestir ainsi.

Cette source fut utile à l'armée, elle semblait inépuisable ; les troupes, après avoir pris quelque repos, se remirent en marche : arrivées sous les murs d'Erbent, ou *Demir-Capi*, qui signifie porte de fer : ainsi nommée parce qu'elle a une porte de fer du côté du midi, Jaguschinski persuada à son souverain de faire la revue de ses soldats, afin d'effrayer la garnison, disait-il ; Pierre y consentit, et l'aide-de-camp se promit d'observer dans le corps des Cosaques si

l'homme qu'il abhorrait en faisait partie.

Parcourant les rangs de l'armée, ce fut surtout ces farouches soldats qui attirèrent plus particulièrement son attention; il les observa avec la plus scrupuleuse exactitude : un de leurs chefs par sa bonne mine, par l'élégance de sa taille, confirma ses soupçons. — C'est lui, c'est-lui, pensa-t-il; s'approchant aussitôt, il interroge Moëns. Celui-ci répond dans un langage mêlé de russe et de l'accent cosaque; cette ruse ne réussit pas : Jaguschinski le reconnut malgré cette précaution : mais toujours adroit, il ne fit paraître aucune marque de surprise et ne décéla rien qui pût engager Démétrius à se mettre à l'abri des coups de son ennemi.

Certain de sa proie, certain de pouvoir le perdre, il garda le silence sur cette heureuse découverte : pourtant il chercha quels moyens il emploierait pour en instruire l'empereur; le moment ne lui pa-

raissant pas favorable , il résolut d'attendre afin de frapper des coups plus sûrs.

Sentant le besoin de tourmenter encore celle qu'il avait trop aimée, son âme cruelle, guidée par le génie du mal, lui inspira un dessein digne de lui et de la vengeance affreuse que ce méchant méditait depuis si longtemps.

Catherine occupait de nouveau le lit de son époux ; au milieu de la nuit , lorsque tout était enseveli dans le plus profond sommeil, la Czarine crut entendre ces mots qui semblaient être prononcés directement à son oreille : *Femme parjure , tremble : tu ne jouiras pas longtemps de ta duplicité , ton crime est découvert , Démétrius n'est pas loin , il t'a porté ; tremble , et crains ceux dont tu as encouru la haine : ces mots la réveillèrent : effrayée , elle regarde ; tout est tranquille : sans faire le moindre bruit elle se leve toute tremblante , passe*

une robe et sort de la chambre pour tâcher de découvrir l'auteur de cet affreux avertissement.

D'un pas timide elle traverse les salles où sont endormis les chambellans et les gardes de l'empereur : tout dort, tout est calme. Inquiète, elle revint se placer auprès du Czar ; mais, hélas ! le sommeil et ses douceurs fuient loin de ses paupières. Craignant cet ennemi qui poursuit Moëns, et dont elle ne pourra démêler les trames odieuses, elle ne voit devant elle qu'un avenir sinistre, de mortels déplaisirs ; et qui sait, hélas ! si des malheurs inouïs ne poursuivront pas celui qui s'est dévoué pour elle ? Cette pensée remplit son âme de douloureux pressentimens : elle connaît la violence de son époux, elle sait bien que ce ne sera plus l'amour qui guidera sa fureur, ce sera l'orgueil du souverain ; ce sera l'orgueil de maître et de légitime.

Possédant la confiance de Pierre, Jaguschinski était chargé de faire préparer les logemens de la cour : la chambre destinée au Czar était l'objet des soins scrupuleux ; l'aide-de-camp en connaissait jusqu'aux moindres localités : il lui fut donc facile de se blottir dans un réduit connu de lui seul ; et , pour que ses pas ne fussent point entendus, il chaussa des souliers de feutre ; par ce moyen, il se retira avant que l'impératrice se fût entièrement réveillée.

La pâleur qui couvrait son visage le matin qui suivit cette scène nocturne le réjouit intérieurement. Silencieuse, morne, sa gaîté avait disparu. Pierre, inquiet de ce profond abattement, l'interrogea avec tendresse, et lui enjoignit de prendre le plus grand soin de sa santé : elle sourit et promit de lui obéir.

Quelques jours après cette vision elle se

persuada qu'elle était un jeu de son imagination troublée; pourtant Catherine crut y voir un avertissement céleste, elle s'observa davantage, tâcha de reprendre sa sérénité, et souhaila vivement pouvoir effacer une image, des traits, un nom qui la poursuivaient même jusque dans les bras du sommeil.

Les armées du Czar étaient victorieuses des troupes affaiblies de l'empereur Hussein; déjà une partie de la Perse était soumise à l'usurpateur Mahmoud; Hussein demanda la paix : Pierre l'accorda; il promit au malheureux Sophi des soldats pour combattre Mahmoud, à condition qu'on lui céderait les villes de Derbent, de Bachu; et de plus les provinces du Guilan, de Mazanderan et d'Asterabath.

L'empereur vaincu consentit à ce traité; le Czar se vit donc maître des trois principales provinces des anciens rois mèdes;



ces trois provinces composaient autrefois le premier royaume de Cyrus. (1) Tel est le sort des états et des peuples : tout change : au bout de plusieurs siècles , leurs noms , leurs mœurs , leurs usages , leurs trophées , leurs monumens , leurs limites sont à peine connus par les nations qui leur succèdent ; le Czar des Russies en demeura possesseur jusqu'à son trépas.

Après cette glorieuse expédition , l'empereur fatigué , malade , fit tout préparer pour retourner vers sa ville bien aimée ; le voyage devait se faire à petites journées , Pierre se trouvant très-incommodé. Catherine supporta avec patience , résignation , la mauvaise humeur que manifestait son époux à tout moment : elle les supportait d'abord par attachement pour lui , et surtout comme une juste punition de la faute qu'elle ne

---

(1) Voltaire.

cessait de se reprocher, et dont elle ne pouvait cependant triompher.

Au moment du départ, Jaguschinski, sous prétexte que l'empereur devait se montrer à ses soldats pour leur marquer combien il était satisfait de la conduite qu'ils avaient tenue dans cette campagne, fit rassembler l'armée. Les troupes furent de nouveau passées en revue. — Enfants, dit le Czar, je suis content de vous. Toutes les voix crièrent : vive Pierre, vive notre empereur ! Les Cosaques vinrent à leur tour : Jaguschinski eut soin d'attirer l'attention du Czar sur une troupe mieux disciplinée que les autres : — Sire, dit-il, ce chef me semble moins barbare : on le croirait étranger : regardez avec quelle aisance il conduit son cheval, quelle dextérité à manier la lance ? L'empereur fit signe à ce chef d'avancer : il approcha. Oh, quelle

angoisse s'empara du cœur de Catherine : elle a vu le piège, et ne peut l'en préserver. Affreux Jaguschinski, dit-elle, puisse le ciel te punir ! Le ciel a vu l'action du traître, mais, hélas, ce ne sera pas sur lui que tombera la vengeance !

Démétrius mit pied à terre, et fléchit le genou devant son maître. — Chef, demande Pierre, depuis quand sers-tu dans mes Cosaques ? — Sire, répond le brave jeune homme en ôtant son casque, depuis la guerre de Perse ; ce sont mes premières armes. — Tu t'es distingué, dit-on. — J'ai fait mon devoir, sire : mais daignez jeter un regard sur moi, daignez me reconnaître, je suis Moëns ! — Toi, Moëns, s'écrie le Czar, toi ! et son regard sévère se dirigea vers son épouse, qui malgré son trouble sut se rendre maîtresse d'elle-même, et feignit un grand étonnement. — Toi, Moëns, ici !

qui te permet de me suivre? — Vous, sire, vous signâtes mon brevet. — Ton nom, cependant, ne me fut pas présenté? — Sire, j'osai me servir d'un nom que je portais dans mon enfance. — Vous eussiez dû me prévenir : que ce soit la dernière fois, jeune homme, que je vous trouve dans une place occupée par surprise, entendez-vous?.. Si j'en croyais ceux qui veulent vous nuire, je vous punirais. — Qu'ont-ils pu vous dire, sire? — Silence, jeune homme, ne m'interroge pas, tremble; si jamais je prononçais ce qu'ils ont dit, ta mort, ta mort suivrait cette déclaration : ignore-la toujours; vas à ton rang; je pardonne en faveur de ta bravoure; vas, Démétrius, je te reverrai à Pétersbourg. Catherine salua froidement ce jeune imprudent : mais il s'éloigna le cœur rempli de bonheur et d'ivresse : il a vu la pâleur se répandre sur les traits de cette femme adorée; il se trouve heu-

( 173 )

reux... Aussitôt l'empereur , la Czarine et les troupes se remirent en marche pour revoir leur chère et bien aimée patrie.

---

## CHAPITRE VII.

---

L'IMPÉRATRICE conservait une mélancolie que rien ne pouvait dissiper ; en arrivant à Pétersbourg elle revit ses enfans , ses filles qui lui étaient jadis si chères ; mais que les sensations qu'elle éprouvait à présent étaient différentes de celles qu'elle éprouvait autrefois ! Pourquoi les embrassemens qu'elle reçoit ne chassent-ils point ce trouble qui l'assiège ! d'où vient n'éprouve-t-elle pas ces transports qui la charmaient ? tout est changé pour elle. En les pressant sur son sein , elle ne ressent pas ce calme si pur et si doux , caractère au-

guste du sentiment maternel : sentiment sublime, que peut-être un funeste attachement détruira pour jamais dans cette âme qui fut toujours et si noble et si grande ! Catherine aime : eh, qui sait jusqu'où l'amour peut entraîner un être profondément sensible, et qui ressent pour la première fois les transports d'une passion ardente et tumultueuse ?

Chaque jour, malgré ses combats, malgré sa raison, cet attachement augmentait : elle sent combien il prend d'empire sur son cœur, elle en gémit. Que faire?.. à qui confier cet affreux secret ? osera-t-elle prononcer qu'un autre homme que son époux règne sur ses affections ? l'osera-t-elle sans mourir de honte ? Il n'est qu'un seul ami digne de sa confiance ; à lui seul elle pourrait le révéler si elle en trouvait le courage : cet ami est Menzikof, Menzikof à qui elle doit son élévation.

Oh ! non , jamais ses lèvres ne s'ouvriraient pour découvrir une flamme adultère. Etrange effet de l'amour ! elle sait combien elle est coupable ; elle connaît son crime : cependant si elle en parlait il lui semblerait profaner ce sentiment profond , ce sentiment qui fait ensemble et son désespoir et son bonheur ! Que de fois ses résolutions la portèrent à bannir de sa présence ce trop aimé Démétrius... le devoir le commandait , sa voix s'élevait avec force : vivement émue elle allait mander Menzikof et lui confier ses peines , solliciter ses conseils et son indulgence ; aussitôt l'amour revenait , lui peignait Moëns les yeux baignés de larmes , détestant la vie , se plaignant de sa cruauté ; ses larmes se mêlaient à celles de son amant , à celles du moins qu'elle se flattait qu'il répandait pour elle , et sa résolution s'évanouissait. Catherine alors rêvait à celui qu'elle chérissait ; et la femme qui s'occupe sans



cesse de son amant n'est pas prête à l'oublier ni à se séparer de lui !

L'empereur, aigri par la perte de ses fils, devenait de jour en jour plus brusque , plus irritable : en vain Menzikof, par des discours préparés à dessein, l'engageait de nouveau à désigner la princesse Anne pour lui succéder , jamais il n'en donna la promesse, ce sujet rouvrait une blessure qu'inutilement il cherchait à cicatriser.

Alexandra faisait quelques efforts pour se rapprocher de lui : il retourna près d'elle, mais son attachement n'était plus le même qu'autrefois : sa mémoire lui rappelait souvent cet enfant dont son imprudence l'avait privé... peut-être d'autres souvenirs venaient-ils s'y joindre... Ces chagrins rendirent son caractère morose. Catherine souffrait ses emportemens sans se plaindre ; quelquefois même sa main cruelle osait se lever sur elle : les pleurs étaient

les seules armes qu'elle opposait à sa brutalité.

La vie lui devint insupportable : craignant que des rapports funestes ne perdissent celui dont l'attachement lui faisait par momens oublier tout ce qu'elle souffrait, elle se décida à engager encore madame de Balk à lui enjoindre de quitter la cour : Catherine, les yeux baignés de pleurs, descendit jusqu'à supplier Pauline de sauver son frère pour l'amour d'elle, ou plutôt pour l'amour de tous deux.

Après bien des prières, bien des irrésolutions, Démétrius donna sa parole de fuir Pétersbourg ; il ne s'agissait donc plus que d'avoir l'agrément de l'empereur ; De Lacroix, après l'avoir supplié de l'entendre, lui exprima humblement le désir qu'il éprouvait de revoir son pays. Pierre sourit et répondit : — Jeune Moëns, je t'accorderai ta demande dans quelques mois ;

mais à présent c'est impossible, j'ai besoin de toi : la cour ne peut avoir trop de beaux hommes pour l'orner ; d'ailleurs je songe à te marier. — Me marier, sire ? — Oui ; qu'y a - t - il d'extraordinaire ? celle que je te destine est belle : je te la nommerai quand il sera temps. — Sire, c'est trop de bonté ; cependant j'oserai dire à Votre Majesté que je ne connais pas celle qu'elle me destine. — Je la chéris, Moëns, je puis t'assurer qu'elle est charmante ; de plus fort riche : Démétrius, j'y joindrai une place honorable : nous en reparlerons, reste à la cour, je le veux. Le chambellan se retira, heureux d'être forcé de manquer à sa parole, et plus heureux encore de vivre aux lieux où vivait Catherine.

Par momens la douceur de l'impératrice touchait le Czar : un jour, emporté par son humeur fouguese, il osa la frapper si brutalement qu'il lui fit une blessure

à la tête : à la vue de son sang , il se maudit , lui demande excuse , la prie de lui pardonner sa cruelle violence ; la Czarine se jette dans ses bras , sourit à travers ses pleurs , et se plaint seulement de ce qu'il a pu douter de son sincère attachement. (1)

Voulant réparer ses torts envers elle , il créa une nouvelle compagnie de gardes , dont il se nomma le capitaine , et les décora du titre de *chevaliers de l'impératrice*. (2) Lui-même les exerça , lui-même assista à leurs manœuvres et les destina à embellir le triomphe de son épouse : triomphe qu'elle était loin d'espérer ; mais , voulant qu'on ignorât le plan qu'il méditait , il ordonna

---

(1) Le Czar Pierre était très-violent ; mais le premier mouvement passé , il éprouvait un vif regret de ses emportemens : on l'a vu se blâmer lui-même , et prier ceux qu'il avait maltraités de l'excuser , et d'oublier son injustice ; il la réparait souvent s'il lui était possible : bien peu de souverains agiraient ainsi.

(2) Historique.

que la cour, les grands de l'empire, les boyards et tous les corps de l'armée partissent sans retard pour Moscou.

Peu de jours après son arrivée dans cette ville, le sénat fut convoqué dans l'église de la Trinité : assis sur son trône, il déclara aux sénateurs que son intention était de récompenser les éminens services que lui avait rendus son épouse, en lui faisant partager la suprême puissance : en conséquence le chancelier lut à haute voix une ordonnance relative au couronnement de Catherine.

Après avoir cité dans cette ordonnance les empereurs grecs et autres qui firent couronner leurs épouses, Pierre terminait par ces paroles honorables pour la Czarine :  
« L'impératrice Catherine nous a été d'un  
» grand secours pour tous les dangers  
» que nous avons courus dans les longues  
» guerres que nous avons terminées avec la

» grâce de Dieu : notamment à la bataille  
 » contre les Turcs sur la rivière de Pruth,  
 » où notre armée était réduite à vingt-deux  
 » mille hommes, et celle des Turcs à deux  
 » cent soixante-dix mille. Ce fut dans cette  
 » circonstance désespérée qu'elle signala  
 » surtout son zèle par un courage supérieur  
 » à son sexe, ainsi que cela est connu à  
 » toute l'armée et dans notre empire. A ces  
 » causes, et en vertu du pouvoir que Dieu  
 » nous a donné, nous avons résolu d'ho-  
 » norer notre épouse de la couronne im-  
 » périale, en reconnaissance de toutes ses  
 » peines. » Après cette lecture tous les  
 sénateurs, les assistans crièrent trois fois :  
 Vive notre père et notre chère impératrice!  
 Le sénat, le synode, le clergé, tous les  
 ordres civils reçurent l'injonction d'en faire  
 part au peuple, aux provinces de l'empire,  
 et à tous les corps de l'Etat.

Rentré dans le Palais, le Czar monta

dans l'appartement de Catherine. — Chère  
 fille, dit-il en lui tendant les bras, em-  
 brasse celui qui vient dans ce même instant  
 de réaliser un projet qu'il nourrissait de-  
 puis bien longtemps. Catherine restait éton-  
 née, incertaine. — Embrasse - moi donc,  
 impératrice de toutes les Russies, ajoute-  
 t-il, embrasse ton heureux époux ! — Sire,  
 sire, que de bontés, s'écrie-t-elle en tom-  
 bant aux genoux du monarque : — Relève-  
 toi, ma fille, relève toi : ta véritable place  
 est dans mes bras ; viens sur mon cœur,  
 viens, et pardonne à ton ami ses cruels  
 emportemens, ses violences... — Sire, ah !  
 daignez ne plus m'en parler, je vous en  
 supplie... Ces paroles déchirent mon cœur.  
 — Eh bien, chère Catherine, prépare-toi  
 à recevoir la couronne : bientôt ton sou-  
 verain en ornera lui-même ce front impo-  
 sant et noble. — Sire, comment vous expri-  
 mer tout ce que je ressens de gratitude,

de reconnaissance? — Aime-toi toujours. — Si je manquais à ce devoir si cher, si sacré, que le ciel me punisse, que sa rigueur s'étende de nouveau sur moi; que je périsse emportant au tombeau votre haine et votre malédiction! O ciel, écoute le serment que je fais ici : si je pouvais nourrir dans mon sein quelque sentiment coupable, que ta foudre vengeresse tombe en éclats sur ma tête criminelle! — Ne fais point de sermens, tu le sais, ils ne m'en imposent pas. — Je les fais pour moi, sire. — Tu ne peux en avoir besoin, je connais ton caractère, il mérite ma confiance; cependant malheur, malheur à toi si tu violais ces sermens que je n'exige pas. — Sire, vous ne le croyez pas, répond-elle en tremblant. Le Czar resta sérieux après cette conversation; peut-être quelques pensées sombres vinrent-elles l'assaillir.

L'empereur commanda de magnifiques



habits pour le couronnement de Catherine : les pierreries, les étoffes les plus riches furent prodiguées à cette occasion : il voulut que cette cérémonie eût un éclat inconnu jusqu'à cet instant dans ces régions encore dans l'enfance du luxe et de la civilisation.

La reconnaissance qu'elle devait au Czar vint ajouter au devoir qu'elle s'imposait; combien, en y manquant, elle eût été ingrate ! Pour fuir Démétrius plus sûrement elle restait une partie de la journée dans la chambre de ses filles; là elle cherchait à ne plus s'occuper de Moëns, et rappelait à sa mémoire les bienfaits dont le Czar n'avait cessé de l'accabler.

Sire, dit-elle un jour à l'empereur, je croyais que le frère de madame de Balk devait continuer à servir dans votre armée; cependant il a repris sa place accoutumée... — C'est vrai, Catherine, je l'ai voulu; d'abord, afin que ta suite fût plus nom-

breuse et plus brillante le jour de ton couronnement. — Que fait un homme de plus ou de moins? — C'est beaucoup, mais la véritable raison est que j'ai voulu imposer silence à la calomnie. — Comment, sire? — Oui, mon enfant, oui, ils ont osé me faire entendre que Moëns était amoureux de toi! — De moi, sire! répond Catherine en s'efforçant de sourire, de moi? — Oui, de toi. — Quelle affreuse méchanceté! on veut perdre ce jeune homme, sire. — Je l'ai bien pensé, aussi tu vois que je suis loin de lui ôter ma confiance : je veux même le marier incessamment à la fille de mon cher Lefort, de cet ami que je regretterai toujours... Celui-là fut un ami véritable..... Ombre de Lefort, bientôt, peut-être, j'irai te rejoindre. — Que dites-vous, Pierre, que dites-vous? ayez pitié du désespoir de votre amie, de votre femme! et ses larmes coulaient sur la main du Czar. — Ma Ca-

therine, un jour pourtant il faudra nous séparer, crois-tu que le ciel nous accordera le bonheur d'expirer tous deux à la même heure, au même moment? — Sire, éloignons, je vous prie de notre pensée, l'idée de ce douloureux instant! — Revenons à notre conversation : je te disais que mon dessein était de marier Moëns! — Oui, sire. — Il est aimable et doux : une femme sera heureuse avec lui, ne l'aimât-il pas? — Pourquoi n'aimerait-il pas celle que vous lui destinez; j'ai vu une fois cette jeune personne, elle est belle. — Si il t'aime, mon enfant... — Sire, vous voulez plaisanter, songez donc que j'ai huit à dix ans plus que lui... d'ailleurs aurait-il osé? — Ma Catherine, tu es fort belle; un jeune homme se laisse facilement séduire par de beaux yeux. — Sire, cessons cet entretien, je vous prie : je ne pense pas qu'un sujet élèverait ses vœux jusqu'à l'épouse

de son souverain. — Tu prends au sérieux cette plaisanterie; allons, je ne crois pas un mot de ces rapports, je puis te l'assurer. Cette conversation si pénible pour la Czarine se termina; mais elle sentit que ses ennemis s'attachaient à épier ses actions et celles de Démétrius.

Le jour de son couronnement arriva : avant de se rendre à l'église, Catherine, agenouillée dans la chapelle du palais, pria avec ferveur pour l'âme de ses parens : combien elle eut été heureuse de leur présence? mais, hélas! ils n'étaient plus! Ma mère, dit-elle, ô ma mère, voyez les rêves de mon enfance réalisés! du haut du ciel, souriez à votre fille dont le front va ceindre un diadème; mais plutôt priez pour elle, priez, vous devez savoir si elle a besoin des grâces de la céleste puissance; priez surtout le Dieu de toute bonté qu'il accorde de longs jours

au prince généreux qui met le comble à ses innombrables bienfaits ! Après ces vœux sincères , elle rentra chez les princesses , les couvrit des baisers maternels , et attendit dans le recueillement l'instant solennel.

Le son des cloches de la cathédrale de Moscou mêlé au bruit du canon annonça la marche de l'impératrice. Depuis le palais jusqu'à cette église , les rues étaient ornées de tentures , de tapisseries de Turquie , appartenant au trésor de la couronne ; sur la terre étaient étendues des fourrures magnifiques ; des soldats sous les armes , et rangés en haie contenaient le peuple de cette antique capitale : tout respirait la joie le bonheur ; Catherine , l'obscur Catherine étant adorée de ceux qui se trouvaient heureux de devenir ses sujets.

Une nombreuse escorte de nobles , de boyards , ouvrait le superbe cortège que l'empereur avait ordonné : lui-même , p<sup>r</sup>

à la tête des chevaliers de l'impératrice, marchait à pied immédiatement au-devant de sa voiture (1). Après, suivait le régiment des gardes Préobranjenski : les pages, les officiers de la couronne, les chambellans, montés sur de magnifiques chevaux, entouraient la voiture ; le luxe le plus recherché avait présidé à la toilette de Catherine et des dames de sa suite ; l'œil ne pouvait soutenir l'éclat des diamans, des pierreries sous le poids desquelles elles semblaient accablées.

L'empereur n'avait pas oublié le courage que la Czarine avait montré lors de la fatale bataille de Pruth : sa fermeté, sa présence d'esprit avaient sauvés l'armée. Pour perpétuer le souvenir de cette action généreuse Pierre voulut que son épouse instituât un ordre qui le rappelât à la Russie : la décoration était une croix attachée à un ruban blanc, avec cette

---

(1) Voltaire.

devise : *par amour et par fidélité envers la patrie* (1). L'impératrice et les dames de la cour s'en ornèrent le jour de son couronnement.

Au milieu de l'église s'élevait un trône; douze gradins y conduisaient : ce trône était garni de velours brodé en or, que rehaussaient encore mille pierres précieuses. Le chemin qu'il fallait parcourir pour y arriver était couvert de drap écarlate : le siège où devait se placer l'empereur était placé à droite du trône de l'impératrice; il était bien moins riche : par cette condescendance, Pierre avait prouvé qu'il voulait que tous les honneurs de cette journée fussent pour celle qu'il daignait couronner.

Arrivée à la porte du sanctuaire, Catherine s'inclina trois fois; se tournant aussitôt vers le prélat qui officiait, elle le salua :

---

(1) Mémoires sur la Russie.

alors il lui donna sa bénédiction. Après l'avoir bénie avec l'eau consacrée et un morceau de la vraie croix, selon l'usage, avec le plus profond respect, il baisa le front de l'impératrice : Pierre lui prenant la main la conduisit au trône, et s'assit à ses côtés. L'auguste cérémonie commença (1). Après le discours de l'archevêque, on apporta le manteau impérial, deux dames en revêtirent Catherine ; on présenta à l'empereur le diadème, la couronne, le sceptre et le globe impérial ; l'impératrice descendue du trône voulut se mettre aux genoux de son souverain, de son époux ; mais il la retint, et, posant lui-même sur ce noble front la couronne qui avait orné le sien, il l'éleva une seconde fois jusqu'à lui, et jusqu'à la puissance suprême.

Pendant le cours de cette cérémonie, Catherine, reconnaissante des bienfaits de

---

(1) Voltaire.



Après  
et un  
sage,  
sa le  
tant  
uses  
(1).  
ap-  
en  
pe-  
tle  
lu  
on  
t,  
la  
ra  
a

son époux, avait éloigné toute autre pensée : pouvait-elle au pied du sanctuaire s'occuper d'une passion insensée, criminelle : d'une passion qui flétrissait sa vie ? Démétrius était peut-être loin de son souvenir.... soit hasard, soit que malgré elle la contrainte qu'elle éprouvait l'entraînât sans son aveu, son regard se porta vers ceux qui l'entouraient : une figure belle, pâle, frappe sa vue, c'est celle de son amant... ses lèvres mêmes ont perdu leurs vives couleurs, son douloureux regard semble dire : Moi, je ne puis rien vous offrir !.. L'impératrice rougit ; ce regard est descendu jusqu'au fond de son cœur, il en a touché les cordes sensibles : il bat plus fort, ou plutôt il semble prêt à s'échapper de son sein.

Le Czar a suivi les yeux de son épouse, il a vu sa profonde émotion : aussitôt l'odieuse jalousie se fait sentir, mais il la comprime avant de se laisser emporter à s :

colère, il veut juger encore, il veut attendre et connaître s'il ne s'est pas trompé : la sérénité qui reparait aussitôt sur le visage de Catherine le rassure; il pense que peut-être la fatigue, ou le plaisir, a pu causer l'altération de ses traits : peut-être aussi la présence des princesses ses filles a-t-elle fait tressaillir le cœur maternel. Catherine, heureuse Catherine, bénis ton destin, bénis le sort qui affaiblit l'amour que ton époux ressentit jadis pour toi ! penses-tu que s'il eût encore éprouvé ~~les~~ *emporemens de cette* passion cruelle il eût montré tant d'indulgence ! oh, non, non, les supplices, la mort eussent été le partage de l'imprudent qui aurait osé t'aimer !

Jaguschinski avait tout observé ; plus attentif que Pierre, il a démêlé ce qui se passait dans leurs âmes ; à présent il est certain que leur attachement est réciproque : tremble, disait-il en lui-même, tremble !..

bientôt, Moëns, tu paieras cher quelques instans d'un bonheur fugitif! moi-même, odieux rival, je te perdrai; et vous, cruelle, et vous, vous verserez des larmes de sang! Plein de ce sinistre projet, il ne quitte plus de ses regards perfides les victimes qu'il dévoue aux supplices, aux malheurs!

Lorsqu'on retourna au palais, l'empereur fit porter devant Catherine le sceptre et le globe de l'empire; les fêtes, les réjouissances, les feux de joie finirent cette journée si heureuse pour celle qui venait de monter au faite de la grandeur, et de la puissance : si toutefois on peut être heureux quand l'âme est rongée par les poisons d'un amour criminel. Catherine régnait. Ah! si les princes pouvaient dire aux vulgaires mortels ce qui se passe dans leurs âmes, peut-être y verrions-nous qu'ils envient souvent le sort du plus obscur de leurs sujets!

Lorsque l'impératrice eut déposé les ornemens royaux ; après qu'elle fut rentrée dans le palais et qu'elle eut embrassé ses filles chéries, le Czar ordonna qu'on les laissât seuls. — Catherine, lui dit-il, tu vois où je t'ai élevé ; tu vois ce que j'ai fait pour toi... ne l'oublie pas... — Moi, moi, oublier tant de bienfaits, sire ! — Observe-toi, veille sur tes sentimens. S'il en naissait un qui pût m'offenser, malheur, malheur à toi. — Que signifie ce discours, sire ? — Rien. Descends au fond de ta conscience, si tu n'es pas coupable mes discours n'ont rien qui puisse t'épouvanter... si tu l'étais, peut-être serait-il temps encore de revenir à ce que tu me dois. — Sire, vous m'étonnez ! — Pèse mes paroles et observe-toi. Pierre sortit sans s'expliquer davantage.

